

LES 20 ANS DE L'ASSOCIATION LOUIS LAVELLE

RÉTROSPECTIVE

Le « *Mot du Président* » Jean-Louis Vieillard-Baron
de 1990 à 2008

1990	p.2	2000	p.23
1991	p.3	2001	p.25
1992	p.4	2002	p.27
1993	p.6	2003	p.29
1994	p.9	2004	p.31
1995	p.11	2005	p.33
1996	p.14	2006	p.35
1997	p.16	2007	p.37
1998	p.18	2008	p.39
1999	p.20		



BULLETIN N°1-1990

LE MOT DU PRÉSIDENT

Mes vœux pour l'avenir de l'association Louis Lavelle seront tirés de quelques lignes de *La conscience de soi* (ch. IV, 7). Lavelle écrit : « Notre rayonnement spirituel est proportionnel à notre puissance de solitude ». Et il pense à lui-même, à sa propre démarche créatrice, dans le retrait par rapport au monde. La pensée de Lavelle, ajouterai-je, a connu une solitude involontaire, et par là, elle est devenue « le plus pur de tous les messages, le plus immatériel et le plus efficace ». C'est grâce à cette purification par la solitude qu'aujourd'hui ceux qui se sont rassemblés dans notre association peuvent y trouver un espace spirituel favorable au commerce des esprits. Lavelle ajoute - et j'aime infiniment cette phrase qui définit à mes yeux l'effort intellectuel du philosophe : « C'est lorsqu'un livre n'a point atteint la renommée ou qu'il l'a traversée et dépassée, qu'il arrive à créer entre un petit nombre d'esprits la communication la plus désintéressée et la plus parfaite ». Tel est notre but. Aidez-nous, chers adhérents, à y parvenir en faisant connaître l'association à tous ceux pour qui la métaphysique a un sens actuel.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°2-MARS 1991 LE MOT DU PRÉSIDENT

On peut distinguer deux sortes de philosophies, qui déterminent deux familles d'esprits : celles qui admettent une *expérience métaphysique*, et celles qui la refusent. Descartes a donné le modèle de l'expérience métaphysique avec le *Cogito ergo sum*, auquel nous ne cessons de revenir. C'est l'expérience d'un point de départ pour la métaphysique, expérience d'une vérité première, qui n'est pas la vérité la plus haute (à savoir que Dieu existe), mais qui est le recours auquel je puis toujours me référer : « ...cette proposition : *Je suis, j'existe*, est nécessairement vraie, *toutes les fois que* je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit ».

Quand il commente le Cogito, dans *De L'âme humaine*, Lavelle marque profondément combien cette expérience est celle qu'il n'y a d'accès à l'être que par l'intériorité, et ceci, sous une forme impérative qui pourrait se dire : « Pense pour être ». Mais il en conteste la répétabilité au sens où le « je pense » serait à tort conçu comme « un acte capable de se répéter indéfiniment avec tous les individus qui resteraient séparés les uns des autres dans des îles d'intimité ». Il convient d'y voir, au contraire, « une plongée dans une intimité qui leur est commune » (p.94). *La présence totale* nous dit - en des accents qui sont ceux d'une confiance - : « celui qui a saisi une fois, dans un pur recueillement, et comme *l'acte même de la vie*, la solidarité de l'être et du moi ne peut plus détacher d'elle sa pensée » (p.27). Répéter cette expérience, c'est en fait s'en ressouvenir, et la réminiscence est l'acte même d'une philosophie de l'intériorité. L'admirable article sur la « La découverte du moi » souligne l'émotion qui me saisit quand je fixe mon regard sur « ce miracle d'une existence qui est la mienne », quand je saisis « la vie comme mienne à sa racine et dans son essence » (*De l'intimité spirituelle*, p.65).

Cette expérience métaphysique fondamentale est à la fois la plus commune et la plus riche. Car le monde intérieur qui s'ouvre à nous alors est un royaume inépuisable de richesse et de complexité, alors que le monde extérieur est toujours pour moi limité. C'est ainsi que, par l'articulation subtile de l'existence, du moi, de l'intériorité, de l'âme et de la vie, Lavelle m'aide à me penser moi-même, en tant que la conversion à l'intériorité me montre que « j'existe là où je suis affecté » (*op. cit.*, p.75), et que c'est à partir de là que je puis reprendre en charge toute la métaphysique.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°3-AVRIL 1992 LE MOT DU PRÉSIDENT

REFLEXIONS SUR LAVELLE ET LE SPIRITUALISME FRANÇAIS

Les hasards du programme de l'agrégation de philosophie (qui met « le sensible » en question fondamentale pour la seconde dissertation) m'amènent à relire *La dialectique du monde sensible*, la thèse que Lavelle soutint sans grand succès devant l'université de Paris après l'avoir rédigée en captivité. Elle fut publiée pour la première fois en 1921, avant que la phénoménologie ne devienne, dans les années 1930, une mode philosophique en rupture avec le bergsonisme. Je note qu'elle est dédiée à Léon Brunschvicg, qui n'avait pourtant pas été tendre avec elle. La thèse de Jean Nabert sur *L'expérience intérieure de la liberté* fut soutenue en 1926 ; l'ouvrage n'eut aucun succès ; il est dédié à la mémoire d'Arthur Hannequin, qui fut aussi le maître de Lavelle. C'est de Hannequin que Lavelle et Nabert tiennent ce style philosophique admirable qui caractérise leurs premiers ouvrages respectifs : un style purement métaphysique, où la phrase coulée révèle une maîtrise de la pensée sans faille. À l'œuvre de ses élèves, on peut juger que ce philosophe lyonnais, aujourd'hui totalement oublié, fut un vrai maître. Kantien, mais en un sens très opposé au scientisme et au positivisme, Hannequin refusait toute valeur particulière à l'expérience intérieure. Or Lavelle et Nabert prennent pour point de départ l'expérience intérieure ; ces philosophies de la réflexion partent de la conscience de soi comme « fait primitif », pour reprendre l'expression de Fichte. On voit par là qu'ils ne répètent pas la pensée de Hannequin (dont l'ouvrage métaphysique principal est un *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*). Car ils sont l'un et l'autre des héritiers de Bergson, par rapport auxquels ils se situent avec nuances...

Tout ceci pour dire que le spiritualisme français - dont ils sont des représentants d'une haute valeur - ne se laisse pas enfermer dans un moule unique, mais est l'unité d'une diversité. On opposait autrefois Lavelle et Nabert, en soulignant leurs différences ; mais il nous apparaît clairement qu'ils parlent le même langage, qu'ils ont le même style de pensée. Peut-être faut-il avoir fait le détour par la philosophie allemande pour saisir ce qui unit Malebranche, Maine de Biran, Bergson, Lavelle et Nabert. Sans doute y a-t-il chez eux une expérience philosophique très pure, qui s'exprime par des voies différentes. La valeur extrême de ces textes incite à penser qu'une collection intitulée « Spiritualisme français » rendrait de grands services, si elle existait chez un éditeur actuel. Je me prends à rêver d'une réédition méthodique des grandes thèses de nos philosophes ; aucun doute que les thèses de doctorat de Lachelier, Boutroux, Bergson, Lavelle, Nabert sont en elles-mêmes des chefs-d'œuvre ! Faudra-t-il attendre l'an 2000 pour voir réaliser ce rêve ? Qui sait ? La réédition de *De l'Acte*, avec une préface de M.

Bruno Pinchard, professeur à l'université de Tours, est imminente ; le catalogue des éditions Aubier l'annonce pour 1992. Les Presses Universitaires de France prévoient en 1993 la réédition de *L'expérience intérieure de la liberté* de Nabert ; les Éditions universitaires ont réédité *Les hommes contre l'humain* de Gabriel Marcel, avec une préface de Paul Ricœur. Ce sont là des signes d'espoir, car la réhabilitation du spiritualisme français n'est possible que si les étudiants, les chercheurs en quête de sujets de doctorat, les professeurs susceptibles de diriger ces thèses trouvent les ouvrages à leur disposition. À cet égard, grâce aux dons de mesdemoiselles Lavelle, de Louis Vax, et grâce à l'ancienneté d'un fonds, bien pourvu par les soins des anciens professeurs, Rivaud, Pucelle et Magnard en particulier, la bibliothèque du département de philosophie de Poitiers offre à celui qui veut travailler Lavelle la quasi totalité de son oeuvre.

Revenons à la réalité du spiritualisme français : ce qui est sûr, c'est qu'il associe avec constance et subtilité psychologie et métaphysique ; Bergson parle d'une psychologie qui se termine en métaphysique ; Lavelle cite Lachelier, disant que la méthode de la philosophie consiste à « chercher l'origine de nos connaissances dans *un ou plusieurs actes concrets et singuliers* par lesquels la pensée se constitue en saisissant immédiatement la réalité ». À partir de là, Bergson pratique une rigoureuse observation intérieure, pour établir les faits métaphysiques par la convergence des observations intérieure et extérieure ; pour Nabert, « L'office de la réflexion, c'est de ne pas laisser en dehors l'une de l'autre l'intimité de la conscience et l'universalité de la raison » ; Lavelle pratiquera toujours l'analyse créatrice, en s'opposant fermement à la méthode synthétique d'Hamelin - opposition où il faut voir le refus de tout constructivisme, et la conception de la dialectique comme ordre de la découverte d'une totalité qui n'est pas un total, mais qui est l'être préexistant à toute particularité.

Le spiritualisme de Lavelle est dialectique : Lavelle est un penseur de la totalité, où chaque réalité doit s'inscrire par sa participation à l'être qui est acte. En ceci, la pensée de Lavelle, par sa vigueur métaphysique, déjoue la vénération pieuse, et incite à la réflexion aiguë. De Fichte, Nabert retenait surtout l'acte thétique ; Lavelle retient le fait que « Le donné ne paraît résister à l'acte de la pensée que parce qu'il lui répond », de telle sorte que remonter de la donnée à l'acte, c'est chercher à produire la donnée par une dialectique dynamique, qui fonde l'originalité et la variété de l'expérience du sensible, et la plénitude, la richesse et la profondeur de l'expérience intérieure, en particulier de l'expérience métaphysique. Ces deux expériences s'enrichissent l'une par l'autre ; l'artiste nous donne le meilleur exemple : grâce à lui, le sensible nous est rendu avec d'autant plus de délicatesse et d'éclat que l'acte par lequel l'artiste le saisit est plus fort et plus subtil.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°4-JUIN 1993

LE MOT DU PRÉSIDENT

L'année 1992 a été heureuse pour l'association Lavelle, puisque deux œuvres importantes du philosophe, *De l'acte* et *Quatre saints*, ont été rééditées. Ce bulletin de liaison vous donnera tous les renseignements nécessaires à ce sujet comme à celui des articles parus sur Lavelle, et des références à son oeuvre dans quelques livres récents. Ainsi se trame, secrètement, le réseau des affinités spirituelles entre ceux qui savent encore lire les ouvrages de Lavelle.

Quelques-uns de nos membres nous ont quittés pour passer dans l'éternité : Simone Pétrement (qui correspondit avec Lavelle), Madeleine Lavollée, André Mancel-Bize, qui fit connaître notre association aux anciens élèves du lycée Henri-IV, et qui nous raconta ses souvenirs de Lavelle lors de la première séance que nous avons tenue au Collège de France. Mais je voudrais m'arrêter un peu plus longtemps sur la personnalité de Monseigneur Johan, ancien évêque d'Agen, qui nous avait accueillis à Agen lors du colloque de 1985, où se rassemblèrent plus de deux cents personnes autour de l'œuvre de Lavelle. Un heureux hasard me fit dîner à sa droite, le soir du banquet de ce colloque. Il avait étudié la philosophie à l'Université de Caen, sous la direction d'Albert Spaier qui était professeur. Le nom de Spaier ne m'était pas inconnu, car je l'avais vu, à côté des noms d'Alexandre Koyré et d'Henri Charles Puech, en tête de la revue intitulée *Recherches philosophiques* ; cette revue annuelle a paru de 1931 à 1937 ; mais ces six numéros sont de gros et beaux volumes, où figurent tous les noms de ceux qui sont devenus grands par la suite. Je la connaissais parce qu'Henry Corbin, le futur grand islamologue et iranologue, y avait publié des comptes rendus d'ouvrages théologiques et philosophiques allemands, puis j'y avais encore trouvé un très beau texte de Jean Baruzi « Le point de rencontre de Bergson et de la mystique ». Mais de Spaier, je ne connaissais que le nom. Monseigneur Johan m'apprit qu'il était d'origine bulgare, qu'il était resté en France après la fin de la première guerre mondiale, qu'il avait passé l'agrégation à quarante ans, reçu premier. Il avait alors été nommé dans l'université, et était mort à cinquante ans en 1934. Monseigneur Johan gardait le vivant souvenir de ce philosophe qui avait exactement le même âge que Lavelle. Sous la direction d'Albert Spaier, qui s'intéressait à l'épistémologie, l'étudiant Roger Johan avait travaillé l'œuvre de Meyerson (qui, du point de vue de l'épistémologie a laissé un plus grand souvenir que la « philosophie concrète » de Spaier). On trouve dans le tome I des *Recherches philosophiques* un article de R. Johan sur « La raison et l'irrationnel chez M. E. Meyerson ». C'est dans la même revue qu'Emmanuel Lévinas a recensé l'ouvrage de Lavelle, *La présence totale*, et que Sartre a publié son célèbre article sur « La transcendance de l'ego. Esquisse d'une description phénoménologique ». Curieuse proximité. En tout cas, rien de conformiste, mais beaucoup de créativité, dans les pages de cette revue. Monseigneur Johan nous laisse le souvenir d'un homme d'une extrême finesse et d'une grande ouverture d'esprit, loin de tout dogmatisme théorique, loin de

toute monotonie bien pensante. On doit admirer la force morale, l'ascendant d'un esprit original qui se met au service de l'Église ; car ce n'est pas par désir d'obéissance ou volonté d'effacement qu'il le fait, mais par une décision entièrement positive, créatrice et novatrice. En cette démarche, Monseigneur Johan me semble avoir été proche de Lavelle.

Je voudrais maintenant céder la place au témoignage de M. André Grappe, qui, né avant 1900, et lui-même professeur de philosophie en retraite, nous livre quelques souvenirs strasbourgeois de Lavelle :

Voici dans quelles circonstances j'ai rencontré Louis Lavelle.

Au sortir de la guerre 14-18 et après de longs mois de captivité, il fut nommé au lycée Fustel de Coulanges en qualité de professeur de philosophie, tandis que j'entrai moi-même à l'Université pour y préparer l'agrégation de philosophie. Un certain samedi soir de janvier 1921, je trouvais dans ma chambre de Gallia un mot de Lavelle m'avisant que M. le Recteur Sébastien Charléty lui avait accordé un congé de 15 jours pour aller préparer à Paris sa soutenance de thèse et qu'il m'avait désigné pour le suppléer durant cette absence et que cette suppléance tiendrait lieu de stage pédagogique... Tout se passa bien durant cette suppléance.

Quand Lavelle reparut au lycée, nombre de ses élèves firent cercle autour de lui pour apprendre de sa bouche comment les choses s'étaient passées à Paris. Je me trouvai parmi eux et voici ce que j'ai retenu du récit du nouveau docteur.

Sa thèse principale s'intitulait : *La dialectique du monde sensible* ; c'est dire que c'était une thèse de pure métaphysique. Or, le rapporteur de cette thèse était Léon Brunschvicg qui considérait la philosophie essentiellement comme une réflexion sur les sciences. Il ouvrit la séance en ces termes : " Mesdames, Messieurs, nous avons aujourd'hui la bonne fortune d'avoir Dieu devant nous. Je vais me permettre de l'interroger ". Ces propos ironiques provoquèrent aussitôt l'hilarité de l'assistance, mais Lavelle n'était pas homme à s'en laisser troubler.

Quant à Léon Robin qui rapportait la thèse secondaire sur *La perception visuelle de la profondeur* qui était également de pure métaphysique, et qui, elle, ne s'appuyait sur aucune expérience, il commença au contraire par adresser à son auteur ce chaleureux compliment : " Monsieur, votre thèse m'a passionné. Elle m'a rappelé le *Timée* de notre père Platon ". Mais c'était là un compliment empoisonné, puisqu'il fut suivi aussitôt de cette interrogation : " Ne croyez-vous pas toutefois qu'après tant de siècles, le *Timée* est un peu déplacé en tant qu'explication du monde ? " À quoi Lavelle répondit du tac au tac : " Je prie respectueusement Monsieur l'examineur de bien vouloir nous expliquer pourquoi ! "

Dans la *Leçon inaugurale* qu'il prononça plus tard au Collège de France, il n'a pas craint d'affirmer qu'au point de vue métaphysique, nous demeurons les contemporains de Descartes, de St Thomas, de Platon (et même, pensait-il, par devers lui, de Parménide) parce que tout dépend de la profondeur de méditation à laquelle nous sommes capables d'accéder. Après délibération du jury, Lavelle fut proclamé docteur, mais seulement avec la mention honorable, ce qui aurait dû pratiquement lui défendre de passer dans l'enseignement supérieur...

Il allait faire des conférences en France et à l'étranger. Le 1^{er} mars 1951, il fut invité à venir en faire une à Strasbourg, à l'Université, et il choisit comme sujet : *Le temps*, dont il disait qu'il est l'objet unique de nos inquiétudes puisque c'est dans le temps que nous naissons et que nous mourons, mais sans toutefois nous faire perdre de vue qu'il est aussi, puisqu'il est le lieu du changement, la raison d'être de nos espérances.

C'est la dernière fois qu'il me fut donné de le revoir, et son ancien collègue, le professeur d'histoire Simon de Fustel, qui l'avait invité chez lui, m'a rapporté qu'il lui avait confié ce soir-là qu'il avait une très forte tension et que ses jours étaient désormais comptés. Mais il avait ajouté qu'il s'en souciait peu, étant donné qu'il avait dit tout ce qu'il avait à dire. Six mois plus tard, jour pour jour, le 1^{er} septembre 1951, Lavelle disparaissait en effet, en moins d'une nuit, alors qu'il était en vacances dans sa maison de Parranquet, près de Bordeaux. Il avait 68 ans.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°5-NOVEMBRE 1994 LE MOT DU PRÉSIDENT

LA SIMPLICITÉ SELON LAVELLE

Que dire de la simplicité comme vertu ? On sait que Plotin en faisait une qualité de l'âme en voie vers l'Un ; la conversion est, pour l'âme, le fait de se détourner de la multiplicité sensible pour s'orienter dans la voie de l'unité. Mais la simplicité ne s'oppose pas seulement à la complexité et à la multiplicité ; elle est aussi l'attitude de l'âme confiante en Dieu et en autrui, et qui ne se retourne pas sur elle-même dans les méandres d'une réflexion sans fin. C'est en ce sens que Fénelon, dans l'un de ses plus beaux discours spirituels, fait l'éloge de la simplicité comme d'une vertu sublime. « La simplicité est la droiture d'une âme qui s'interdit tout retour sur elle et sur ses actions ».

Chez Lavelle, la simplicité est liée à l'humilité et à la sincérité. Tout le livre consacré à *L'erreur de Narcisse* est une méditation amplement détaillée des moyens de dépasser l'amour-propre dans la parfaite sincérité. Et Lavelle retrouve là l'opposition augustinienne, fortement illustrée par La Rochefoucauld, entre l'amour-propre qui referme l'individu sur son égoïsme et sa vanité, et l'amour de soi, où l'individu s'aime lui-même en tant que créature de Dieu.

L'amour de soi évite les pièges de la vanité dans une simplicité retrouvée. La haine de soi, trop vantée dans la spiritualité de l'anti-humanisme chrétien du début du XVII^e siècle, n'est pas meilleure conseillère que l'amour-propre. Tous deux s'opposent à la paix de l'âme que vise Lavelle, et à la vie « dans un espace spirituel où règnent la liberté, la paix et l'amour ».

La simplicité est supérieure à l'humilité, nous dit une brève section du chapitre consacré aux « Tourments de l'individu ». L'humilité n'est qu'un moyen d'abaisser l'amour-propre ; « Mais le but que l'on veut atteindre, c'est la rectitude qui réside dans la simplicité ».

En un émouvant passage du chapitre consacré à « L'action visible et l'action invisible », Lavelle rappelle, dans l'Évangile selon saint Matthieu, l'exemple fameux donné par le Christ des oiseaux du ciel et des lis des champs, qui ne se soucient point d'amasser pour l'avenir. En fait, la leçon de cet exemple est la confiance ; engager toutes ses forces dans l'action, tout en sachant que l'effet de cette action dépend d'un ordre qui règne dans le monde. C'est l'action invisible qui est la plus profonde et la plus efficace. « L'activité la plus parfaite est toujours éprouvée comme un pur consentement à être et à vivre ». Et c'est ici qu'elle rejoint la parfaite simplicité.

Simplicité signifie transparence, autrement dit suppression de tous les jeux et de toutes les distances entre l'être et l'apparaître. « La simplicité ne connaît qu'un monde tout intérieur, elle ne regarde jamais vers le dehors ». Il n'y a donc plus aucune fausse image de soi susceptible de s'interposer. Et nous retrouvons la pensée de Fénelon sur la simplicité comme absence de retour sur soi-même, dans l'image donnée par Lavelle de l'arbre et de ses fruits : « L'arbre nourrit de sa sève tous les fruits qu'il pourra porter : mais il les ignore ; ce n'est pas à lui qu'il appartient de les voir, ni de les goûter ».

La méditation de Lavelle se poursuit par une réflexion originale sur le visage du sommeil comme expression de cette simplicité sans affectation ni recul réflexif. « ... le

véritable visage d'un homme ne se révèle à nous que pendant le sommeil. Il n'agit plus, il ne se surveille plus. Sa volonté est suspendue. On le voit non plus dans ce qu'il fait, mais dans ce qu'il est, c'est-à-dire dans tout ce qu'il désire faire ». Cet être intérieur que le visage du sommeil révèle est transparence ; en ceci, il est simplicité totale.

La simplicité du regard spirituel est l'accomplissement de ce qui s'amorce dans la sincérité et la transparence de l'apparaître à l'être. Dès la première forme de communication vraie, la simplicité montre son efficacité. La vérité spirituelle suppose la simplicité du regard ; et Lavelle critique les habiles philosophes systématiques que sont Aristote, Spinoza et Hegel ; car ils ont poli leurs concepts en d'habiles combinaisons, et édifié des œuvres grandioses, Mais « il y a une simplicité du regard spirituel qui dissipe et qui dépasse toutes les subtilités, toutes les apories de la raison ».

Alors la simplicité atteint à la pureté de l'âme, autrement dit à une innocence que nous ne cessons de perdre et de reconquérir. Le contraire de la pureté est le souci ; et l'on voit que l'existentialisme de Lavelle, en tant que philosophie de la simplicité spirituelle, s'oppose radicalement à celui de Heidegger comme philosophie de l'être-là ou de la réalité humaine comme souci, de la même façon qu'il s'oppose à l'existentialisme de Sartre, fondé sur la prééminence de la mauvaise foi. La philosophie de Lavelle pense l'existence humaine sous la catégorie de la sincérité, à la fois comme donnée et comme opération.

C'est l'exemple de l'art qui vient aussitôt sous la plume de Lavelle ; spiritualité et esthétique s'unissent sous le concept de pureté. « L'art le plus beau est aussi le plus pur. C'est celui qui surpasse et abolit tous les prestiges ; il rend visible la vérité invisible ; il donne aux choses les plus humbles une incomparable profondeur spirituelle et aux plus profondes la simplicité et le naturel ».

Jérusalem,
J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°6-SEPTEMBRE 1995 LE MOT DU PRÉSIDENT

Cette année, le message que je m'efforce de livrer aux membres fidèles de notre association est plein d'espérance. Cette espérance n'est pas du tout un espoir de succès immédiat et mondain. C'est l'espérance de l'au-delà.

Claire Lavelle nous a quittés l'été dernier, peu de temps avant notre réunion annuelle d'octobre. Le bulletin de 1994 était déjà prêt, quoique sa publication ait été retardée par ce décès qui laisse un grand vide dans notre cœur, chez les membres de sa famille, dans le bureau de l'association, chez les amis de Lavelle et chez les amis de la pensée de Lavelle. Sa personnalité discrète ne doit pas faire oublier le très grand rôle qu'elle a joué pour défendre la mémoire de son père. La minute de silence que nous avons faite lors de notre réunion d'octobre 1994 n'était qu'un faible témoignage de notre affection et de notre estime pour elle. Maintenant qu'elle a rejoint son père et les morts de sa famille pour l'éternité, maintenant que nous ne verrons plus son clair regard et que nous n'entendrons plus sa voix douce et précise, nous pouvons dire qu'étant la seule héritière du philosophe qui ait elle-même reçu une formation philosophique, elle ne pouvait pas être vraiment remplacée. Un moment, j'ai pensé que l'association ne pourrait pas lui survivre. Elle était le lien principal entre tous, et sa compétence, sa mémoire philosophique, permettaient au secrétariat de l'association d'exister véritablement. Cependant, grâce au courageux dévouement de Marie Lavelle, qui aidait déjà sa sœur, et avait accompagné cet affaiblissement progressif qui a doucement mené celle-ci au trépas, le secrétariat de l'association est assuré. Elle sera aidée d'un philosophe de profession, déjà connu pour de nombreux travaux sur la pensée religieuse de Fichte, et enraciné dans la lecture de Lavelle et de la philosophie de l'esprit, Jean-Christophe Goddard.

Le second décès qui nous frappe est la disparition d'une spécialiste de Lavelle, amie de la famille, et professeur honoraire à l'université de Tours, madame Paule Levert. Elle avait pris sa retraite en 1972, et quitté cette université lorsque j'y entrai comme assistant. Elle reçut en cadeau pour son départ des pieds de troène, qu'elle comptait planter dans le midi, je crois. Mais son mari disparut rapidement, et elle passa son temps de retraite dans sa maison de Versailles. Elle enseigna longtemps dans les classes préparatoires. Sa thèse, préfacée par Henri Gouhier, porte sur *L'être et le réel selon Louis Lavelle* (parue chez Aubier, dans la collection « Philosophie de l'esprit » en 1960, et dédiée « à mes maîtres, Louis Lavelle, René Le Senne, Jean Nabert »). Ce très intéressant ouvrage est peut-être la seule étude approfondie de *La dialectique du monde sensible* et de *La perception visuelle de la profondeur*, autrement dit des thèses de Lavelle. J'en extrais ce passage lumineux (tiré de la conclusion): « C'est le même acte de participation qui tend vers l'acte pur, vers l'acosmisme et qui suscite les divers aspects du monde. Sans doute ceux-ci sont-ils toujours plus transparents, plus capables de révéler l'intériorité de l'être ; le souvenir est

plus intime, plus significatif que la perception, l'idée plus intérieure encore que le souvenir ; mais le progrès de l'activité ne consiste pas pour Lavelle à éliminer le monde, à se retirer du monde, puisqu'il en multiplie les apparences. C'est en ce sens que Lavelle est loin de l'ascétisme ; il convie non pas au détachement du monde, mais à l'acceptation du monde. Là est pour lui la sagesse » (p.227-228). Madame Levert avait également accepté de faire, pour le cinquième volume de *l'Encyclopédie de la philosophie universelle*, dans la section des œuvres contemporaines, les résumés des œuvres principales de Lavelle. Elle a surtout étoffé le résumé de *De l'âme humaine*. Cette contribution à la connaissance de l'œuvre de Lavelle mérite notre reconnaissance.

En plus de ses essais personnels, *L'idée de commencement* (1961) et *Il n'y a pas de problème de l'existence de Dieu* (1976, paru chez Aubier également), Paule Levert a rendu un immense service à la philosophie française en publiant des inédits de Jean Nabert, d'abord dans son *Jean Nabert ou l'exigence absolue* (Paris, Seghers, 1971), et ensuite en un volume préfacé par Paul Ricœur et intitulé *Le désir de Dieu* (Paris, Aubier, 1966) ; ce dernier texte est indispensable à ceux qui veulent comprendre le divin, le témoignage, Dieu, selon Nabert.

Paule Levert opposait Lavelle et Nabert quant à la méthode et au style de leur pensée. Sans doute minimisait-elle la profonde parenté qui les lie, et qui apparaît plus aisément à quelqu'un qui a lu Hegel, Heidegger et Wittgenstein. L'opposition qu'elle voyait est la suivante : la méthode réflexive de Nabert part des actions accomplies, des expériences vécues pour remonter à leur principe par une analyse régressive ; celle de Lavelle comprend la réflexion comme « le retour sur soi d'une activité originelle transcendante à la conscience et dont celle-ci tiendrait son être » (Jean Nabert, p.31) ; ce retour d'une conscience finie à son principe, c'est l'inscription dans l'être (qui est le Tout) d'une variété infinie de modalités qui ne sont que des aspects divers et superficiels d'une même démarche. Autrement dit, pour Lavelle, il s'agit toujours de montrer le nécessaire retour à l'Être univoque, quel que soit le problème traité. La solution est toujours donnée d'avance, et les modalités qui peuvent changer sont arbitraires et sans importance. L'aisance de Lavelle a pu en effet nuire à une bonne compréhension de sa pensée. L'opposition, en réalité, n'est pas de méthode ; c'est que Lavelle est pleinement métaphysicien, alors que Nabert part d'une réflexion existentielle pour affirmer une éthique de l'affirmation originelle, et n'envisage qu'avec beaucoup de réticences et de précautions le problème métaphysique de l'être et de Dieu.

Les inédits de Lavelle permettent d'échapper à l'impression d'une philosophie facile, au sens d'un flux conceptuel intarissable, plein d'élégance, mais sans rapport avec le réel, et incapable de nous aider à traiter les problèmes philosophiques qui sont les nôtres.

Marie Lavelle, qui a l'art de lire les caractères microscopiques des feuillets laissés par son père, nous a fait, une fois de plus, la joie de transcrire quelques notes sur « La grâce et la liberté ».

La prochaine journée de l'Association Louis Lavelle aura lieu les 21 et 22 Octobre prochains, à la Sorbonne (amphithéâtres Guizot et Descartes). Ce seront deux journées sur « La Philosophie de l'Esprit : Maurice Blondel, Louis Lavelle, Gabriel Marcel », colloque intermédiaire de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française, qui prend actuellement un très grand essor, et prépare à la fin d'août de 1996 un congrès mondial sur « L'esprit cartésien » à Paris. Nous pourrons faire notre assemblée générale le dimanche 22 Octobre à 9 h 30 à l'amphi Descartes. La présence de Lavelle dans cet ensemble organisé par les trois associations est surabondante ; en effet, le principe de faire des exposés comparatifs, dans la mesure du possible, a amené bien des orateurs sollicités par l'association « Présence de Gabriel Marcel » à proposer des sujets qui traitent de Lavelle et Gabriel Marcel. On ne peut que s'en réjouir. C'est le signe que les textes de Lavelle sont encore lus et restent philosophiquement actuels. Cependant, comme président de l'association Lavelle, je me sens tenu à une certaine

discrétion ; notre association est en fait la moins nombreuse, étant au-dessous de cent cinquante membres ; mais elle a pris sa charge dans l'organisation à part égale avec les autres. Étant la plus jeune association, elle est aussi la plus dynamique, la moins empêtrée dans des problèmes de préséances. Il lui importe donc d'être aussi celle qui, sur le plan intellectuel, apporte le plus d'éléments de renouvellement et le plus de créativité authentique. C'est là mon vœu le plus fort pour l'année 1995 à la hauteur de l'espérance métaphysique d'une philosophie de l'esprit vivante et productive.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°7-DECEMBRE 1996 LE MOT DU PRÉSIDENT

L'année 1995 fut celle du grand colloque sur la Philosophie de l'Esprit à la Sorbonne. La publication est à l'étude, tous les intervenants, ou presque, ayant remis leur texte. L'année 1996 nous donne déjà des encouragements certains. L'entrée des manuscrits de Lavelle aux archives du Collège de France permettra, dans un avenir de quelques années, une étude plus approfondie de ces textes grâce à un répertoire méthodique. Par ailleurs, le programme de l'agrégation de philosophie portait sur le temps, pour la seconde épreuve écrite. Ce fut pour de nombreux candidats l'occasion de découvrir et d'utiliser *Du temps et de l'éternité*, troisième ouvrage de la *Dialectique de l'éternel présent*.

Notre ami Georges Torris nous a communiqué les notes de M. Jean Fayeton, qui, élève de mathématiques élémentaires, suivit les cours de philosophie de Lavelle au lycée Condorcet. On sait que le philosophe avait un grand plaisir à initier de jeunes esprits à la réflexion philosophique. Ce cours, qui date probablement de 1928, traite essentiellement de la logique, envisagée sous l'angle des principaux procédés généraux de la pensée ; mais pour Lavelle, la philosophie débouche nécessairement sur une sagesse, sur une réflexion sur les valeurs de l'existence humaine. Toute philosophie vise une sagesse pratique, qui a son fondement dans la connaissance.

Lavelle présente les rapports entre religion et philosophie d'une façon suggestive et originale, bien qu'il s'agisse de notes introductives. Tout d'abord, la philosophie ne comporte pas d'autre révélation que la révélation intérieure et permanente de la raison. Mais religion et philosophie ne s'opposent pas. Il appartient à la raison de faire la critique de ses propres pouvoirs. Même si la raison doit être renfermée dans d'étroites limites, et si certaines vérités ne peuvent avoir de sens que par la foi, c'est à la raison de critiquer son pouvoir et de montrer qu'il existe d'autres sources de connaissance. L'importance de la conscience réflexive est déjà parfaitement claire dans ce cours de Lavelle. Le moi n'est primitivement qu'un ensemble de puissances ; il faut les exercer pour qu'elles se développent. C'est la tâche de la conscience de former ainsi graduellement notre personnalité. En fait tout ce que nous pouvons connaître en nous et hors de nous passe par la conscience qui est notre être spirituel même.

La logique n'est pas pour Lavelle une technique du raisonnement, ce qui n'a pour lui qu'une valeur négative de vérification de l'absence d'erreurs. Il la subdivise en une étude du problème de la vérité, menée à partir de Descartes, et une étude des procédés généraux de la pensée, l'intuition, vue d'une façon très inspirée de Bergson, le raisonnement, en particulier induction et déduction, puis l'analyse et la synthèse.

Quand il en vient à traiter de la classification des sciences, Lavelle, comme avant lui Bergson dans ses cours de Clermont-Ferrand publiés par Henri Hude, part de la classification d'Aristote et de Bacon pour s'arrêter à la classification d'Ampère, à celle d'Auguste Comte, moins justifiée pour elle-même que par ses pré-supposés positivistes, et à celle d'Herbert Spencer, qui semble la meilleure. Elle distingue les sciences abstraites (logique et mathématiques), les sciences abstraites-concrètes (chimie et physique), et les sciences concrètes (astronomie, botanique, zoologie). Mais il manque

à Herbert Spencer une notion précise de la généralité. Il ne parvient donc pas à rendre compte de la place de la sociologie ou de la biologie. Et Lavelle ne manque pas de souligner l'importance des sciences morales, histoire, psychologie, sociologie.

Un devoir fort intéressant donné par Lavelle à ses élèves est le suivant : « Montrer en quoi la science est une reconstruction du réel ? » On voit là comment l'idée de la science positive est pour Lavelle moins sûre au fond que celle de la réflexion philosophique, qui ne reconstruit rien mais analyse la réalité en l'élucidant.

Dix ans plus tard, en 1938, Lavelle publia dans une revue roumaine une conférence inédite en français sur « L'art comme révélation ». Ce texte, traduit en roumain, mais toujours inédit en français, va reparaître en Roumanie grâce à la Fondation Petru Andrei de la ville de Iasi, dans un volume collectif de l'année 1996. C'est pour lui l'occasion de montrer le rapport entre l'art et la science. « La création artistique obéit à un obscur désir : elle est une aspiration vers ce qui nous manque, un vide intérieur que nous cherchons à remplir ». C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons anticiper cette création d'une façon simplement formelle. « Il n'en est point autrement de la vérité que cherche le savant : nous ne savons ce qu'elle est que quand elle se montre et ce qui pouvait satisfaire notre pensée que quand nous l'avons trouvée ». Il n'y a pas plus de méthode pour trouver assurément la vérité que pour créer une œuvre d'art. En cette année du quadricentenaire de la naissance de Descartes, il ne faudrait pas oublier de souligner les grandes illusions du *Discours de la méthode*, qui contrastent avec l'immortel succès des *Méditations métaphysiques*.

Métaphysicien, c'est vraiment ce que fut Descartes. Lavelle est un classique en ce sens que toute sa réflexion est nourrie d'une méditation continue des deux premières méditations. L'année 1996 est l'occasion de le redire. Un renouveau de la métaphysique est toujours attendu ; mais c'est sans doute parce qu'il est déjà là et que nous ne savons pas le reconnaître. Lavelle peut certainement nous y aider.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°8-JUILLET 1997 LE MOT DU PRÉSIDENT

Durée et conversion spirituelle

1997 est pour l'association Louis Lavelle la dixième année de l'élaboration du projet et des statuts qui présidèrent à sa naissance officielle deux ans plus tard en une journée d'études et de témoignages dans la salle 6 du Collège de France. Ce souvenir nous aide à penser l'avenir d'une philosophie de l'esprit.

En effet, Lavelle a joué sur les deux acceptions du terme de spiritualisme : d'une part la métaphysique de l'esprit, en tant qu'opposé à la matière, et signe de l'humanité de l'homme, d'autre part la réflexion philosophique de la vie spirituelle, ou spiritualité, qui implique la conversion de l'âme. « La vie spirituelle est une victoire de tous les instants contre la mort ; elle nous rend indifférent à cette mort de tous les instants qui est le changement ; à tous les instants elle produit en nous une nouvelle naissance ». Écrivant ces lignes, à la fin de *La conscience de soi*, Lavelle traçait un trait d'union entre métaphysique et spiritualité. Sa réflexion métaphysique sur le temps allait s'inscrire dans un grand livre, *Du temps et de l'éternité*. Et cette métaphysique impliquait la conversion spirituelle comme la démarche par laquelle l'homme, dans le temps, atteint la signification de sa destinée dans et pour l'éternité.

Penser le temps, c'est déjà en soi opérer une conversion philosophique vers la réalité de l'Esprit. Car le temps n'est matériellement rien du tout ; il échappe à la pensée objective. Bergson disait, avec force et justesse, que « penser en durée », et non pas seulement penser la durée, est ce que les sciences objectives ne peuvent pas faire ; car penser en durée, c'est se replacer dans le dynamisme de la liberté. Penser en durée, c'est retrouver ce qui n'est nulle part, autrement dit le passé, et l'avenir. Or, contre les idéologies de la rupture, c'est notre passé qui nous permet d'avoir un avenir. Pour élaborer un projet, pour donner sens à son existence, l'homme doit être capable de mémoire, et de faire mémoire. L'un des nombreux paradoxes de la pensée de Bergson est d'avoir voulu réconcilier la science et la philosophie sur la base de ce que la science ne peut pas comprendre, à savoir la durée elle-même (qu'elle réduit toujours à autre chose). C'est que Bergson pensait (implicitement en tout cas), comme l'écrit Maurice Schumann dans un livre admirablement suggestif, *Bergson ou le retour de Dieu*, que « la vraie science fait sa part au mystère ». Et l'illustre académicien ajoute qu'à cette pensée, ni Marcelin Berthelot, ni Albert Einstein ne se seraient résignés.

En effet, dans la discussion entre Bergson et Einstein, ce dernier refuse radicalement de quitter le terrain proprement scientifique ; il ne peut donc pas comprendre ce que lui dit Bergson quand ce dernier démontre simplement que la théorie des temps multiples a pour pré-supposé une idée du temps qui ne peut nous venir que de l'expérience de notre propre durée. Après cette discussion, Bergson eut le sentiment d'un échec, dit-on. Et il est vrai qu'il n'a pas republié *Durée et simultanéité*, l'ouvrage important où il critiquait la position d'Einstein. Sans doute espérait-il du savant une conscience épistémologique plus vive de sa propre démarche. Mais tout mathématicien n'est pas un Leibniz, hélas!

Ayant moi-même écrit sur le problème du temps, je reçus, quelque temps après la publication, une lettre d'un ami universitaire qui me disait simplement que je privilégiais abusivement le temps, alors qu'il serait plus important de traiter philosophiquement de l'espace. Ceci me rappela une remarque de mon professeur de philosophie en hypokhâgne, sur une copie qui traitait d'un sujet ingrat (le succès) : « le fait de traiter le sujet temporellement n'est pas heureux ! » Je vois dans cette attitude, opposée au fond à celle de Bergson et de Lavelle, un parti pris en faveur de la connaissance du monde, de la perception de l'espace, un privilège implicitement accordé à l'objectivité des choses. Revenir sans cesse sur la question du temps, c'est chercher l'invisible, l'Esprit, et sans doute aussi chercher Dieu au bout de la quête. L'œuvre de Jean Guitton (premier adhérent à l'association Lavelle) illustre bien cette thèse ; commencée avec *Le temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin*, elle est jalonnée par deux livres incisifs, *L'existence temporelle* et *Justification du temps*. En fait, l'expérience intérieure découvre dans le temps une présence d'éternité ; il n'est pas le lieu de tous les possibles théoriques, mais celui de l'actualisation des virtualités concrètes qui nous habitent.

Le temps et l'esprit ont partie liée. L'idée de conversion spirituelle implique cette pensée de l'esprit en durée. Lavelle insiste sur l'aspect métaphysique de cette conversion quand il souligne que nous convertissons le passé en avenir spirituel dans l'acte même de penser, qui ne porte que sur des acquis mais les « dédate » et en fait le matériau de notre création à venir. Sur le plan de l'existence, il consacre une section entière du *Traité des valeurs* (tome I, p.703-713) à *La conversion spirituelle*. La conversion spirituelle, c'est l'abandon des valeurs égoïstes, le renversement par lequel nous comprenons que l'esprit est une réalité participable, partagée de fait, et hiérarchique. Il faut le sacrifice pour reconnaître la hiérarchie qui subordonne la nature (le désir) à l'esprit. La conversion spirituelle nous oblige à gravir l'échelle hiérarchique en en regardant le sommet, tandis que l'effet naturel de la pesanteur nous ferait malgré nous redescendre les échelons. Lavelle évoque, pour mettre un terme à son analyse, *La pesanteur et la grâce* de Simone Weil (j'ajoute qu'aujourd'hui, grâce à André-A. Devaux, lui aussi membre de notre association, nous pouvons disposer d'une bien meilleure édition des textes de Simone Weil, et, bientôt sans doute, des œuvres complètes). Cette opposition entre la pesanteur et la grâce est plus éclairante que l'opposition entre le désir et le vouloir. « Car la pesanteur elle-même nous entraîne et, en y cédant, c'est à notre spontanéité naturelle que nous pensons céder. Et pourtant, c'est en nous-mêmes qu'elle nous fait sentir ce poids dont nous voudrions nous affranchir. Inversement, la grâce nous sollicite comme un appel qui vient d'ailleurs et qui nous découvre pourtant notre pente la plus essentielle ».

La conversion spirituelle est philosophique ; elle n'est pas religieuse. Le mystère de la foi n'est pas lié par nos démarches théoriques. Mais on aurait tort de penser que nos réflexions intellectuelles ne transforment pas notre existence et ne donnent pas de sens à notre vie. La conversion spirituelle va jusqu'au seuil de la foi et s'y arrête. Lavelle a tenté de penser philosophiquement la grâce. Peut-on le lui reprocher ? Ne faut-il pas plutôt reconnaître que sans la reconnaissance des valeurs spirituelles, sans la conversion spirituelle vers l'héroïsme, la sainteté, sans cette générosité de l'esprit qu'on peut appeler au sens fort l'âme, la foi ne serait plus un mystère personnel ; elle ne serait qu'un non-sens.

Lusignan, le 3 mai 1997.
J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°9-JUILLET 1998 LE MOT DU PRÉSIDENT

MÉDITATION ET SPIRITUALITÉ

La méditation a une connotation religieuse. Pour les Anciens, nous apprend Pierre Hadot dans son *Éloge de la philosophie antique*, « l'exercice de la raison est *méditation* » ; mais la raison philosophique était pour eux la recherche d'un style de vie particulier. Au Moyen Âge, le terme de *meditatio* désignait une forme d'oraison, l'oraison discursive, par opposition à l'oraison contemplative.

La méditation est assurément un acte de recueillement. On peut se demander si le fait d'introduire la méditation dans la philosophie ne rend pas celle-ci édifiante. Pour les Anciens, le problème ne se posait pas. La philosophie devait édifier, au sens d'apprendre à vivre. Mais pour nous, la méditation s'est détachée de l'édification morale ou religieuse. L'exemple des *Meditationes* de Descartes suffit à convaincre. Elles sont un exercice de la raison, mais ce travail vise d'abord la vérité métaphysique.

Exercice de recueillement de la raison sur elle-même, la méditation suppose le silence des sens. Dans *La parole et l'écriture*, Lavelle traite du silence en opposant le silence du vide au silence spirituel. Ce dernier est l'atmosphère de notre esprit. Mais on ne saurait oublier qu'il y a des silences négatifs, silences de rancune ou de mépris. C'est le « froid silence » par lequel Alfred de Vigny répond hautainement au « silence éternel de la divinité ».

Le silence intérieur, lui, est discrétion. Il oriente vers l'invisible. Certaines paroles prennent leur densité spirituelle par le poids de silence qu'elles supposent. Je pense en écrivant ces lignes aux textes pieusement publiés tout récemment des *Mémoires d'une vie incertaine* de Marcel Brion. Des pages inédites sur le silence de Hölderlin nous proposent cette hypothèse profondément spirituelle : « Le silence, peut-être, était devenu à ce moment-là le seul moyen qui restât au poète pour annoncer les vérités sublimes qu'il avait atteintes - qui sait -, à travers le crépuscule de la souffrance. Comme si, à ce moment où le génie humain ne peut être dépassé, ni se dépasser lui-même, *la puissance de l'inexprimable lui ait tout à coup fermé la bouche et paralysé la main* ». Sans doute Marcel Brion, cet écrivain infiniment discret, a-t-il vu là une dimension du silence, qui est d'approcher le mystère. Chez Hölderlin, le silence fut définitif et dura quarante années. Chez la plupart, le silence est source de paroles, comme chez les mystiques qui se mettent à écrire pour tenter d'exprimer l'inexprimable. Wittgenstein s'est certainement trompé en concluant son *Tractatus* par les mots fameux : « *Ce qu'on ne peut dire, il faut le taire* ». C'est réduire au silence le désir d'exprimer l'inexprimable. Mais c'est aussi inverser l'ordre des choses. Car c'est à partir du silence de la méditation que nous pouvons parler sans bavardage.

La méditation silencieuse ouvre les voies de la spiritualité. Par ce mot, on désigne le plus souvent une attitude religieuse particulière, par exemple lorsqu'on parle de la spiritualité franciscaine, ou des diverses écoles de spiritualité, qui sont autant de familles spirituelles au sein du christianisme. En philosophie, le terme de spiritualité me semble désigner le non-dit du raisonnement. Il importe en effet de saisir que le discours n'est pas totalisant. Il y a une quête du salut dans la philosophie, quête qui n'est pas souvent explicite chez le philosophe même.

La méditation peut nous éclairer sur le sens de la spiritualité ; recueillement de la pensée sur elle-même dans un acte d'attention et de vigilance, la méditation, avec la concentration qu'elle entraîne, est l'introduction à la spiritualité. Et celle-ci me semble le non-dit commun à l'art, à la religion et à la philosophie. J'en chercherai une confirmation, à la fois savante et profonde, dans l'ouvrage de Marc Fumaroli, *L'école du silence-le sentiment des images au XVII^e siècle*, consacré aux relations intimes entre la peinture et la rhétorique, en particulier celle de la prédication post-tridentine. Certes, comme le dit Claudel, « La peinture est l'école du silence », mais Marc Fumaroli nous montre ce que peut être une véritable méditation en peinture, en particulier dans l'essai sur *Vision et prière*, où les œuvres de Guido Reni, dit Le Guide, nous sont révélées comme ces monuments de rhétorique sacrée. Le silence est ici plein d'éloquence. C'est qu'une forte spiritualité inspire les œuvres du Guide, comme celles de Poussin. C'est cette spiritualité qui permet à l'artiste, comme au philosophe, comme au croyant, de se projeter au-delà de lui-même, en envisageant sa création comme une étape dans un long cheminement.

La spiritualité a dans l'intuition son moment de manifestation privilégiée. Car à quoi reconnaît-on une intuition spirituelle ou intellectuelle, et parfois après coup, si ce n'est à sa fécondité ? Le silence de Hölderlin est frappé de stérilité ; il vient après la création, et après un effort si intense d'approcher les dieux que le poète en a été brisé. Mais le silence de la méditation spirituelle est plutôt intuition. Bergson nous montre, dans l'intuition qui donne vie à la pensée par son immédiateté chèrement acquise au prix d'un labeur conceptuel inlassable, par un effort de précision dont les Grecs donnèrent le premier modèle, une réflexion. Elle dépasse l'abstraction du raisonnement dialectique (qu'il maîtrisait parfaitement) et la frénésie de l'action prise pour une totalité ; mais elle les dépasse en reployant la pensée sur elle-même dans une réflexion féconde. C'est là, dans ce non-dit de toute peinture, de toute musique, de toute philosophie, que je situerais volontiers la spiritualité : dans l'émotion créatrice qui donne son sens à l'art, à la religion et à la philosophie, et qui en est la dimension commune.

C'est cette dimension de spiritualité qui permet à la philosophie de Lavelle, dans sa discrétion et sa distinction mêmes, de s'orienter vers une sagesse pleine d'humanité. De même la compréhension intime d'une philosophie implique qu'on ait compris comment son intuition intellectuelle maîtresse est une véritable émotion créatrice. Henri Gouhier a souligné combien il fallait prendre à la lettre cette expression : « L'émotion créatrice d'idées est vraiment une émotion. Si la genèse du système la découvre comme créatrice d'idées, la biographie la révèle comme émotion là où elle émeut et meut » (*L'histoire et sa philosophie*, Paris, Vrin, 1952, p.98-99). Remonter à cette émotion créatrice, c'est retrouver le silence de la méditation qui s'est convertie en discours sous la force d'une impulsion capable de franchir tous les obstacles.

Du silence antérieur à l'œuvre, nous pouvons dire qu'il donne un sens précis au terme de spiritualité que des analyses positivistes ont confondue avec une vague religiosité. Le fait que la spiritualité soit généralement de l'ordre du non-dit, du préalable inexprimé de l'œuvre, ne signifie nullement qu'elle soit une réalité indéterminée. Sa fécondité vient de ce qu'elle est suffisamment forte et ferme pour inciter à la détermination qui est l'œuvre elle-même. Mais sans cette aura d'émotion créatrice, l'œuvre ne pourrait émerger.

Pour nous, cette spiritualité de la méditation silencieuse est ce qui nous empêchera de considérer les œuvres de Lavelle de l'extérieur comme des choses mortes. C'est elle qui nous les rend toujours présentes et vivantes.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°10-JUILLET 1999

LE MOT DU PRÉSIDENT

De la nature et de la sensibilité

L'année 1998, par la qualité des conférences de la journée d'octobre, et l'année 1999, par la publication du volume *Philosophie de l'esprit*, ont montré la présence et la vigueur des réflexions que la pensée de Louis Lavelle continue à susciter. À l'occasion du débat qui a conclu notre journée d'études, un auditeur avisé a demandé s'il y avait dans l'œuvre de Lavelle une philosophie de la nature. J'ai répondu que non, que cette œuvre était une ontologie, une philosophie de l'être et de la valeur, mais que la conception de l'être comme acte ne laissait pas une grande place à la réflexion sur la nature.

À vrai dire, j'ai peut-être eu tort de répondre aussi vite et avec autant d'assurance. D'une part, il est vrai que la philosophie française du vingtième siècle, aussi bien dans son orientation réflexive (Lavelle, Le Senne, Nabert) que dans son orientation existentialiste (Sartre, Gabriel Marcel), est d'abord une philosophie de la conscience. Seul Bergson, suivi plus timidement par un Merleau-Ponty, tiraillé entre le pur subjectivisme phénoménologique de la conscience définie par l'intentionnalité et le problème de l'incarnation et de la chair du monde, a osé franchement proposer une philosophie de la nature qui cherche à comprendre le sens de la vie, de la matière, de l'intelligence dans une audacieuse synthèse, *L'évolution créatrice*. Hors de France, Alfred North Whitehead a proposé un essai de cosmologie, *Procès et réalité* (1929), traduit en français en 1995 (Gallimard) ; et, tout dernièrement, son essai de 1920, *Le concept de nature*, a été traduit aux éditions Vrin (1998). Plus récemment, la pensée de Teilhard de Chardin a uni les données scientifiques à une vision mystique de l'univers. En fait la philosophie de la nature semble un rempart contre le positivisme, dont les relents se font sentir jusque chez Husserl. Mais on ne peut trouver aucune tendance cosmologique chez Louis Lavelle.

En revanche, sa réflexion sur la nature mérite qu'on s'y arrête. En effet, cherchant à présenter la pensée éducative de Lavelle à des collègues versés plus que moi dans la philosophie de l'éducation, j'ai relu les pages consacrées à la vocation dans *De l'Acte* (chapitre XVIII, La formation du monde, p. 311-334). Or il est frappant de voir que Lavelle situe la vocation comme le lieu où se concilient la nature et la liberté. C'est donc à propos du monde et de la nature que la personne peut jouer son rôle et insérer sa liberté dans la réalité extérieure. Le monde est, comme l'a vu Lachelier, le trait d'union entre les âmes ; il les sépare pour les unir. Il est une coupe transversale dans ma vie spirituelle, et il n'exprime rien d'autre que l'opération par laquelle je l'actualise. En fait, c'est la liberté qui crée la nature comme la condition de son actualisation progressive et de son développement. Sans la nature, je ne pourrais pas inscrire ma liberté dans l'Être total. Une philosophie de l'acte, une ontologie de l'acte spirituel, comme est la pensée de Lavelle, tend à marquer toujours davantage la supériorité de l'activité sur la passivité, et donc de la liberté sur la nature.

Or, paradoxalement, Lavelle ne minimise en rien l'importance de la nature. C'est que notre activité est toujours un acte participé et ne s'identifie pas à l'Acte pur. La nature est ainsi la marque de notre déficience, et il appartient à notre liberté de l'utiliser à son profit.

Réaliser une vocation personnelle, ce n'est pas nier notre nature et ce moi de la nature et de la spontanéité naturelle sans lequel nous ne pourrions prendre place dans l'existence. C'est plutôt élever notre vie au-dessus de la nature par la répétition d'un choix spirituel. Mais l'esprit suppose la nature ; et nous ne pouvons choisir qu'entre les possibilités que la nature nous donne.

Cette importance de la nature comme ce qui permet à notre liberté de s'exercer en élevant notre vie au-dessus de la vie naturelle et instinctive, nous la retrouvons dans les analyses que Lavelle propose de la sensibilité. Le spiritualisme ne consiste pas dans un refus de la sensibilité au profit de l'esprit pur. C'est la sensibilité de l'âme comme source de tout sentiment, de toute émotion, de toute sensation, qu'il importe d'analyser maintenant, dans ses aspects réflexifs et éthiques. Lavelle écrit que « Le mot sensible est si beau qu'il faut le préserver de tous les usages qui l'avilissent, lui laisser cette ambiguïté par laquelle il incline tantôt du côté des sens, tantôt du côté du sentiment, sans jamais briser le pont fragile qui les unit » (*L'erreur de Narcisse*, Paris, 1939, p.87, et tout le ch.V). La sensibilité rapporte au moi tous les événements du monde ; elle risque donc toujours de le pousser sans discrimination vers l'amour-propre ou vers le don de soi. La profondeur de la sensibilité ne peut résulter que de l'amour, car la sensibilité sans amour est passive et fragile. La plus haute sensibilité est celle qui manifeste, par exemple dans la joie, l'accord entre activité et passivité de l'âme, entre ce qu'elle désire et ce qui lui est donné.

La sensibilité suppose le corps propre qui se spiritualise ; mais la dépendance de la sensibilité à l'égard du corps signifie l'exigence d'un lien avec l'univers ; mais en même temps, la visibilité du corps contredit ce qu'il y a de purement invisible dans la sensibilité en tant qu'elle est notre intimité pure. Cette contradiction doit être dépassée, si la sensibilité peut unir tous les niveaux de la personnalité. Autrement, la sensibilité risque de rester synonyme de la faiblesse par laquelle je suis susceptible de me laisser séduire et entraîner. Les surprises de la sensibilité peuvent aussi être considérées comme des défaites de la volonté. La psychanalyse nous apprend que l'invocation de la volonté en et pour soi est un mot creux, et qu'il n'y a de vouloir qu'appuyé sur des énergies psychiques convergentes, même si les difficultés intérieures ne sauraient être apaisées par miracle.

On ne doit pas minimiser l'importance de la sensibilité dans le travail même de l'intelligence. Bergson avait conçu dans l'intuition le mouvement d'union de la connaissance et de l'amour, un acte de pensée qui serait « torsion du vouloir sur lui-même ». Merleau-Ponty a retenu l'idée de Bergson que le savoir fondamental ne consiste pas à mesurer le temps, mais qu'« au contraire il s'offre lui-même à celui qui ne veut que le "voir", et qui, justement parce qu'il a renoncé à le prendre, en rejoint, par vision, la poussée intérieure » (*Le visible et l'invisible*, TEL, p.170). C'est là la dimension spécifique de la philosophie, l'union de la sensibilité et de l'intelligence, qui se réalise d'abord dans l'attention. L'attention comme sensibilité intellectuelle au "Il y a" est la démarche d'une pensée qui reconnaît la présence. « Être touché » est la première attitude de la sensibilité intellectuelle ; sentir la présence, et aller au-delà du seul corporel est la seconde attitude. L'interaction de la sensibilité et de l'intelligence se fait selon des modalités variées qu'on n'a pas toujours pris la peine d'étudier de près ; des écrivains philosophes comme Montaigne ou comme Proust sont susceptibles de nous y aider. De même que la sensibilité peut animer l'intelligence, cette dernière peut transfigurer et équilibrer la première.

Ces lignes étaient écrites quand j'appris la triste nouvelle du décès du doyen des philosophes français, Jean Guilton, qui fut notre premier adhérent. Je me souviens encore du portrait aiguisé, vif et amusant, qu'il avait fait de Louis Lavelle au colloque d'Agen de 1985. Si mes souvenirs sont exacts, c'est Jacques de Bourbon-Busset qui avait donné lecture du texte, Jean Guilton étant retenu à Paris par sa santé. L'art des profils parallèles a été exercé avec brio par notre regretté maître ; on peut dire qu'avec Lavelle, le parallèle le plus instructif serait à faire avec Merleau-Ponry ; la méthode est fort différente, mais la pensée retrouve le sensible, et l'être même. Quant au lien qui unissait Jean Guilton à

Lavelle, c'est certainement d'abord le primat de l'esprit - le fondement théorique du spiritualisme - et ensuite la conception du temps. Pour eux, l'éternité est la justification du temps. En ce sens, ils sont les héritiers de Plotin et de Spinoza. Le plus juste hommage qu'on puisse leur rendre est de manifester par la pensée la fécondité et la haute valeur d'un certain style de philosopher, que nous appellerons le style français. Des philosophes plus récents ont « la Muse en français parlant anglais et allemand », pour pasticher un vers fameux de Boileau. Louis Lavelle et Jean Guilton ont su maintenir la dignité philosophique de la langue française la plus pure.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°11-SEPTEMBRE 2000

LE MOT DU PRÉSIDENT

Création et Participation

Faut-il opposer chez Lavelle le schème de la création (nous sommes créés créateurs) et le schème de la participation (tout acte humain est participé, ou participe de l'Acte pur et divin) ?

À première vue, création et participation s'opposent, surtout si l'on fait de ces termes l'usage courant qui les rapporte à Dieu. En effet, Dieu seul est créateur au sens fort du terme, et c'est pourquoi Malebranche lui attribuait la seule causalité véritable. Création implique, traditionnellement, la différence radicale entre le Créateur, Dieu transcendant, et l'ensemble des créatures, les êtres créés et le monde entier. Participation au contraire désigne une relation d'implication réciproque. Avoir part à, c'est le rapport de la partie au Tout. Et si on rapporte ce schème à Dieu, l'homme pourrait participer à Dieu comme la partie au Tout, Dieu n'étant alors rien d'autre que la totalité des êtres humains, l'intersubjectivité pourrait-on dire.

Un article récent d'Yves Bouchard, du collège dominicain d'Ottawa, nous propose de réfléchir sur « Le modèle tout-partie dans l'ontologie de Louis Lavelle ». Et il met excellemment en évidence l'importance de la catégorie de totalité chez notre philosophe. « Il n'y a d'autre être que l'être du tout » (*De l'être*, Paris, Aubier, 1947, p.163), ce qui implique que la partie tienne son être de son inscription dans le tout, de telle sorte qu'« il n'y a pas de choses séparées ; car chaque chose particulière est une perspective sur la totalité des choses » (*op. cit.*, p.82). Cette importance accordée au tout, cette relativisation de la chose particulière évoque Bergson et sa critique de la notion d'objet ; c'est la conscience qui isole les choses comme des objets, mais ils ne sont pas isolés en eux-mêmes. La réflexion de Lavelle, plus directement métaphysique et moins psychologique, le conduit à privilégier de la même façon le tout.

Reportons-nous maintenant à la participation elle-même. Lavelle ne la pense pas indépendamment du moi qui vit dans la participation une expérience primitive où il se découvre et se constitue. Et l'on sait que la découverte du moi est l'expérience la plus émouvante qui soit. Découvrir son moi, c'est découvrir le mystère de l'intimité personnelle, et ceci ne va pas sans une profonde émotion. Qu'on se souvienne de l'émotion avec laquelle s'opère la reconnaissance du moi profond chez Bergson.

Mais, à la différence du philosophe des données immédiates de la conscience, Lavelle pousse l'analyse jusqu'à parler de participation. Et, aussitôt, il se fait à lui-même l'objection du *panthéisme*. Si, découvrant notre moi, nous devons y trouver le principe de tous nos états singuliers, alors le panthéisme serait avéré. Mais en réalité, notre "philosophe de Parranquet" s'est mesuré au panthéisme pour le rejeter du premier coup.

En effet, ce qui interdit tout immanentisme panthéiste, c'est que la conscience subjective ne peut pas sortir d'elle-même ; tout ce qu'elle appréhende est à sa mesure finie, et à distance de l'infinité de Dieu. « Il n'y a rien en Dieu de ce que nous voyons en nous ; mais il n'y a rien en nous qui pourtant ne consiste dans une certaine activité qui vient de lui dont il ne nous a laissé que la disposition » (*De l'intimité spirituelle*, p.224). La participation n'inclut pas l'homme

dans le tout divin ; elle est une relation de dépendance de l'homme à l'égard de Dieu dont elle présuppose l'existence.

Participation et création vont donc pouvoir s'unir, comme la liberté humaine à la liberté divine. Comment ? Lavelle répond : « C'est toujours Dieu qui agit en nous, mais par une action qui fonde notre liberté au lieu de l'exclure ». Mais cette réponse n'est pas suffisante en ce que la liberté humaine n'est pas absolue, s'il est vrai qu'elle est dépendante de la liberté divine. Pourtant le secret de la création est dans ce rapport entre la liberté divine et la liberté humaine. La différence ne signifie pas que la liberté humaine soit illusoire ; car ce qui la distingue de la liberté créatrice de Dieu, c'est que pour elle, autrement dit pour nous autres hommes, le monde est donné. « Le monde mesure et remplit l'intervalle qui sépare l'activité infinie de l'activité finie : il faut donc toujours qu'il soit pour nous un monde donné ». Mais cette séparation est la condition même de la participation. Ce qui nous est donné nous est donné pour que nous le transformions. Ainsi « l'acte dérivé par lequel il nous est permis de nous créer nous-même ce que nous sommes » est un acte de participation à la liberté infinie et créatrice de Dieu. La création de soi par soi, dont Bergson a fait le modèle même de l'action morale, n'a rien de prométhéen en soi ; elle est une participation à l'œuvre de Dieu si nous y consentons, ou une révolte contre Dieu si nous rejetons son œuvre.

Comme l'a très bien vu Thierry Ekogha, dans une thèse récente sur *Liberté et création chez Nicolas Berdiaev et Louis Lavelle*, la participation a, chez le philosophe de Parranquet, une dimension spirituelle et intersubjective. Il écrivait dans *De l'Acte* (p.339) que la participation n'est réelle que lorsqu'elle relie des personnes entre elles, car « comme le dit l'Évangile, il faut que Dieu soit présent entre eux pour que deux êtres se trouvent réunis ». Cette participation intersubjective est relation à l'Esprit qui est commun aux hommes parce qu'il est à leur source originelle.

L'œuvre de Lavelle nous aide à respirer cet esprit commun dans le silence de la méditation, et à nous retrouver et à communiquer entre nous. La vie de l'association Louis Lavelle témoigne de cette participation. Elle nous permet de ne pas oublier les anciens. Et je me permettrai pour finir d'évoquer deux des nôtres qui ont connu le philosophe de son vivant, et que la philosophie a aidés à supporter les épreuves les plus rudes : André Grappe, aujourd'hui centenaire, le dernier poilu de la guerre de 1914-1918, qui vient de publier un livre de souvenirs, *Testament du dernier poilu d'Alsace, du Haut-Doubs à Strasbourg, un destin dans le siècle* (présentation et analyses de Jean-Noël Grandhomme, aux Presses Universitaires de Strasbourg, 1999), et l'abbé Jean École, qui a vécu en 1944 et 1945 l'enfer du camp de Mauthausen et de son Kommando de Melk. La grande œuvre métaphysique de Lavelle est ainsi, à l'épreuve de l'histoire et de ses profondes tragédies, comme une attestation de l'intersubjectivité héroïque des hommes. Mais elle parle d'une voix sûre et discrète, et, par peur de la supercherie, elle craint par-dessus tout l'emphase.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°12-SEPTEMBRE 2001 LE MOT DU PRÉSIDENT

L'année 2001 est celle du cinquantenaire de la mort de Louis Lavelle. Vigilant et fidèle, l'abbé Jean École a composé, pour la fin de 2001, un numéro spécial de *Filosofia Oggi*, revue qui paraît à Gênes sous la responsabilité du professeur Ottonello. L'association a choisi pour honorer cet anniversaire de consacrer une journée d'études à Lavelle et Fichte ; c'est associer les dates de 1801 (*Doctrine de la science de Fichte*, qui est en fait la troisième version de l'oeuvre), de 1951 (date de la mort de Lavelle et de la publication de *De l'âme humaine*) et de 2001, première année du troisième millénaire où nous voulons marquer l'efflorescence des études sur les pensées spéculatives de Fichte et de Lavelle. L'association de Fichte et de Lavelle n'a rien d'un hasard ; elle est focalisée par la réflexion sur la conscience pure, en sa dimension métaphysique et morale. Fichte et Lavelle sont des philosophes de la dynamique spirituelle et de la fraternité humaine ; ils épousent l'élan de la conscience universelle.

L'année 2001 a été celle de la découverte, par M. Pascal Grousset, d'une lettre de Lavelle du 25 mai 1935 à un abbé inconnu, lecteur de *La Présence totale* (ouvrage paru en 1934 pour inaugurer la collection « Philosophie de l'esprit »). Il m'a autorisé à la reproduire ici, et je la livre aux lecteurs de ce Bulletin, en espérant que d'autres lettres de Lavelle pourront être connues de la même façon :

3, rue Paillet Paris 5^e, 25 mai

Monsieur l'abbé,

J'ai beaucoup tardé à vous remercier de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser le 20 avril à l'occasion de mon livre sur la Présence Totale et de l'article que j'avais consacré dans le Temps au souvenir du P. Laberthonnière. Venant d'un de ses amis, qui a été associé à son oeuvre et qui participe toujours à sa pensée vivante, elle m'a donné beaucoup d'émotion et a été pour moi le plus précieux encouragement. J'ai essayé de pénétrer aussi profondément que j'ai pu l'idée directrice du Dogmatisme moral et j'ai tout de suite senti un accord essentiel sur le fond entre cette manière de sentir et de penser et la mienne. Un dogmatisme de l'objet ou de l'idée pure est incapable de nous faire toucher le cœur même de l'être et de la vie, que nous ne pouvons atteindre que dans l'acte d'une personne, là où elle se donne ou se refuse, constamment unis à Dieu par sa présence même dans la conscience, par l'activité et l'amour qui émanent sans cesse de lui et qu'elle retourne encore contre lui lorsqu'elle le renie pour affirmer sa propre indépendance. Quoi de plus beau et qui puisse donner à la vie une signification plus pleine et plus forte que de voir en elle l'exercice de notre liberté par laquelle nous créons nous-mêmes notre propre destinée, associés ainsi constamment à l'oeuvre créatrice, incapables d'être forcés dans aucune de nos déterminations et d'être jamais réduits au rang de choses et certains de toujours trouver au fond de nous-mêmes des ressources et un soutien qui ne nous manqueront jamais. Retourner sans cesse à cette certitude intérieure, la faire naître autour de soi, la voir partagée et pratiquée par d'autres consciences, c'est recevoir un accroissement constant de force, de lumière et de consolation.

Veillez agréer, monsieur l'abbé, avec mes respectueux remerciements, l'expression de mes sentiments de vive sympathie spirituelle.

L. Lavelle

Cette lettre pose le problème du rapport de Lavelle au christianisme d'une façon précise. Comme chez Laberthonnière ou chez Blondel, il s'agit d'un rapport d'intériorisation profonde. Il ne s'agit pas de prendre la relève de la théologie comme chez Hegel, où la mort du Christ est en quelque sorte le sol de toute spéculation, la douleur infinie que la philosophie doit dépasser en la transformant en concepts ; l'Absolu hégélien est ce Dieu capable de se nier lui-même et de nier sa propre négation. Lavelle reste aux portes de la théologie, tout en rejetant l'idée que la philosophie ne pourrait avoir qu'une approche négative de Dieu.

On notera simplement que le Dieu de Lavelle est une présence unifiante ; il est lien intersubjectif entre des consciences individuelles qui le trouvent au fond d'elles-mêmes. C'est ainsi que Lavelle interprète la parole du Christ disant à ses disciples que lorsqu'ils seront réunis en son nom, il sera au milieu d'eux. La participation est l'union « à un Être vivant et concret dont nous reconnaissons la présence partout, avec lequel nous formons société et lions des liens d'amitié. Et sans doute cet être nous ne le voyons pas, parce qu'il ne peut devenir un objet, mais c'est lui qui fonde et qui soutient toute société et toute amitié qui peuvent naître entre autrui et nous : comme le dit l'Évangile, il faut que Dieu soit présent entre eux pour que deux êtres se trouvent réunis » (*De l'Acte*, p.338). Lavelle renverse habilement la parole évangélique qui était plus immédiate et renvoyait au souffle de l'Esprit-Saint investissant ceux qui se réunissent au nom du Christ. Pour lui, le sens de l'union véritable entre des êtres est celui de la participation à Dieu ; si Dieu n'était pas présent, toute union serait impossible. L'interprétation est métaphysique, la présence concrète de Dieu étant la condition de possibilité de toute union entre des êtres humains. La participation à Dieu est une entrée dans l'être même de Dieu ; c'est une façon d'accéder à la révélation de l'être même. « C'est en disant : "Je suis celui qui est" que Dieu nous défend le mieux contre le panthéisme parce qu'il ne peut s'offrir en participation que par le pouvoir qu'il donne à tous les êtres qu'il appelle à l'existence d'y pénétrer en disant eux-mêmes : "Je suis" ».

La Présence totale déclarait, en préface, et pour signifier l'inanité de l'objection du panthéisme, qu'il n'y a que « Dieu qui ait jamais pu dire : "Je suis celui qui est" », car il est la vie indivisiblement transcendante et immanente de la conscience. Cette idée de la vie est bien en réalité le trait d'union entre les philosophies idéalistes de Fichte ou de Hegel et les philosophies spiritualistes de Bergson et de Lavelle. Nous ne pouvons en effet penser Dieu que comme transcendant, séparé, absolu ; mais la tâche de la philosophie est de concevoir comment cette transcendance est immanente à la conscience.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°13-SEPTEMBRE 2002 LE MOT DU PRÉSIDENT

Lavelle et l'exercice spirituel

Dans ses entretiens sur *La philosophie comme manière de vivre*, Pierre Hadot évoque *L'Erreur de Narcisse* de Louis Lavelle en ces termes : « J'ai beaucoup aimé aussi le livre de Louis Lavelle, *L'Erreur de Narcisse*, parce que la suite de courtes méditations, qui forment ce petit ouvrage et qui sont, chacune, une invitation à pratiquer un exercice spirituel, conduisent peu à peu le lecteur à ce " présent où se trouve situé le sommet de notre conscience " et à la prise de conscience de la " présence pure " » (Paris, Albin Michel, 2001, p.221).

Qu'est-ce au juste qu'un « exercice spirituel » ? Il ne s'agit pas d'une prière, encore moins d'une oraison contemplative. L'exercice spirituel est philosophique, pour autant que la philosophie vise à former l'esprit et à élever l'âme. C'est donc que la philosophie est une transformation du regard et, par là, de l'existence entière. La philosophie n'est pas une pure pratique ; elle est un exercice théorique ; on pourrait dire qu'elle est une « métaphysique pratique », selon l'heureuse expression de Theo Kobusch. L'exercice spirituel ne doit pas être compris comme la réflexion à courte vue, la maxime morale immédiate ou presque, telle que l'ont pratiquée nombre de moralistes français. Car alors, l'exercice spirituel interdit la métaphysique. Or la réflexion d'un Plotin, d'un Montaigne ou d'un Bergson peut être comprise sous la rubrique de l'exercice spirituel. Philosophier, c'est convertir son regard sur le monde et sur les hommes. Pour Montaigne, c'est apprendre à juger librement, exercer sa perspicacité. Lavelle a écrit de belles pages sur le premier philosophe de langue française ; et Hadot renvoie à plusieurs reprises à Montaigne dans ses entretiens, disant : « J'ai été extrêmement frappé par l'essai qui s'intitule : " Philosopher c'est apprendre à mourir ". Je ne l'ai peut-être pas bien compris à l'époque [c'était au séminaire], mais c'est justement un des textes qui m'ont conduit à me représenter la philosophie comme autre chose qu'un discours théorique » (p.198).

Quand j'étais étudiant, on disait souvent que la philosophie se définissait comme un discours cohérent. Pauvre définition, qui me scandalisait. Si la philosophie n'est qu'un discours cohérent, c'est qu'elle ne porte sur rien, ne nous apprend rien, pire, ne nous apporte rien. En effet, même si la philosophie n'est pas immédiatement la découverte d'une sagesse totale, elle nous donne d'abord à contempler l'invisible, à changer notre regard sur les choses et sur les êtres, à partir de cette conviction qu'une réalité supérieure explique ce que nous ne pouvons comprendre d'une façon simplement horizontale. Bien sûr, il ne s'agit pas pour autant de s'abandonner paresseusement au mystère, car la démarche philosophique est un travail austère ; elle ne peut renoncer à user de la raison sans se renier elle-même.

D'emblée la lecture de Lavelle (commencée au lycée) me donna l'impression d'une dimension spirituelle de la philosophie. À vrai dire, je serais tenté d'y appliquer la grille de lecture que propose Pierre Hadot : les difficultés techniques de cohérence chez Lavelle comme chez les philosophes antiques se résolvent souvent, ou du moins apparaissent comme secondaires, quand on les comprend comme faisant partie d'exercices spirituels indépendants. L'exercice spirituel n'est pas un exercice gratuit ; c'est un exercice de for-

mation. Dans *La parole et l'écriture*, Lavelle dit que certains pensent en parlant alors que d'autres pensent en écrivant. Mais que ce soit par la parole ou par l'écriture, la communication vraie s'établit sur un fond de silence. « Le silence est l'atmosphère de notre esprit » ; toute la vie de la pensée est un long exercice de la patience, et le silence y est plus présent que le bruit. « C'est dans le silence que s'opère le don spirituel et total de soi-même ».

Bien des années plus tard, ayant à composer un petit volume sur l'éducation à la demande d'Alexis Philonenko, je choisis trois philosophes pour qui la réflexion philosophique transforme la vie : Montaigne, Fichte et Lavelle. Montaigne nous apprend l'exercice de la juste appréhension de soi, ni trop (par vantardise), ni trop peu (par fausse modestie) : « Je tiens qu'il faut être prudent à estimer de soi, et pareillement consciencieux à en témoigner : soit bas, soit haut, indifféremment » (*Essais*, II, ch. VI, *De l'exercitation*). C'est là ce que reprend Lavelle dans *L'Erreur de Narcisse*. Narcisse s'est perdu par une trop grande estime de soi ; il s'est absorbé dans la contemplation de soi ; Lavelle lui reproche de préférer la contemplation à l'action, mais plus précisément l'amour-propre à l'amour d'autrui. Témoigner de soi-même, comme le demande Montaigne, est un exercice difficile ; il suppose qu'on ait discerné sa propre vocation, autrement dit qu'on ne regarde pas sans cesse son propre passé, mais qu'on regarde vers l'avenir en sachant à quoi l'on est destiné.

Quoi qu'il en soit, la notion d'exercice spirituel, si elle a un sens aujourd'hui, rejoint celle de l'herméneutique spirituelle dont nous parlait jadis Henry Corbin. Il s'agit de comprendre un texte en le reconduisant à l'expérience spirituelle dont il émane et qui l'explique ; la lecture devient alors elle-même un exercice spirituel. Je trouve très précisément, dans la belle revue *Conférence* de l'automne 2001, une analyse historique de Bryan Stock montrant comment sont nés, à la Renaissance, des médecins sans livres et des lecteurs sans âme : « Médecins sans livres, parce que les aspects spirituels de la thérapie n'étaient plus inscrits dans la lecture méditative, et lecteurs sans âme, parce que les lecteurs humanistes et de la Réforme se sont attachés à la signification du texte plutôt qu'aux effets de la lecture sur eux-mêmes ». Pussions-nous ne pas être de ces lecteurs sans âme, et pratiquer la lecture comme un exercice spirituel nécessaire pour retrouver l'inspiration d'un texte en nous transformant nous-même !

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°14-DECEMBRE 2003 LE MOT DU PRÉSIDENT

La parution tardive de notre bulletin 2003 est due à une restructuration interne, et en particulier au problème de secrétariat. Après toutes les années passées depuis le colloque Lavelle de 1985, Marie Lavelle a souhaité se retirer du secrétariat. Au nom de tous les membres de l'association, qu'elle soit ici remerciée de tous ses efforts. Sans elle nous n'aurions pas pu prendre notre élan. Mais cette retraite, entourée de l'amitié et de l'affection de tous ceux qui la connaissent, est le signe d'un nécessaire rajeunissement du conseil d'administration de l'association. En remerciant Marie Lavelle, je salue son successeur, Alain Panero, professeur agrégé de philosophie et auteur d'une remarquable thèse de doctorat sur *Espace et intuition chez Bergson*. Sa jeunesse et son dynamisme ont été déjà perceptibles dans les séances de l'association en 2001 et 2002 ; la séance 2003, la rédaction du bulletin 2003 les manifesteront encore davantage.

Les difficultés contemporaines pour reconnaître la valeur de la philosophie française en général, du spiritualisme français en particulier, ne font que s'accroître. C'est une raison pour nous de manifester notre vigilance. L'an dernier a été soutenue une thèse originale et d'un grand mérite par un jeune philosophe, Maël Lemoine, qui a participé en 2001 à la journée sur Fichte et Lavelle. Il s'agissait du problème du dualisme de l'âme et du corps dans le spiritualisme français depuis Maine de Biran jusqu'à Merleau-Ponty. Il y a là une grande et juste idée, qui montre l'intérêt de la question du corps, non seulement chez Maine de Biran, très préoccupé par la relation du physique et du moral, et chez Merleau-Ponty, pour qui la perception est synthèse de corps et d'esprit, mais aussi chez Ravaisson, Lachelier et Bergson. La problématique de Maël Lemoine n'intégrait pas la « philosophie de l'esprit » de Le Senne et Lavelle, ni la réflexion de Jean Nabert. Mais elle mettait en évidence le souci d'un dépassement du dualisme métaphysique sommaire, par la mise en évidence de corrélations qui font que nous ne sommes ni seulement un corps (comme on pourrait le croire si l'on regardait uniquement les images actuellement répandues par les médias) ni seulement un pur esprit. La réalité de l'esprit, quoique très présente dans toute la vie des hommes, a toujours besoin d'être montrée et démontrée ; car elle n'est pas perceptible de façon immédiate, puisqu'il faut réfléchir pour la découvrir. La vérité a toujours besoin d'être dévoilée ; Bergson n'a cessé de traquer les voiles qui s'interposent entre nous et la réalité. Et il voit dans ce travail de dévoilement non seulement la tâche du philosophe mais encore le rôle de l'artiste. Se voiler la face n'est plus aujourd'hui un signe de respect ; c'est seulement une façon de déguiser la réalité et de la refuser.

J'ai indiqué, en introduction à *L'erreur de Narcisse*, rééditée si à propos par les éditions de La Table Ronde dans leur collection de poche « La petite vermillon » que chez Lavelle tout est grâce. Un petit fragment inédit le confirme : « La moindre pensée, comment viendrait-elle de nous ? Elle nous est toujours donnée. C'est une expérience, mais spirituelle ». Une pensée nous est toujours donnée ; voilà ce qu'il faudrait méditer, non seulement pour éviter la suffisance de celui qui croit créer ses propres idées, mais surtout pour comprendre que tout ce que nous faisons est une synthèse d'activité et de passivité. Il faut savoir recueillir la donnée (Bergson appelait la liberté et la durée des « données immédiates de la

conscience ») pour en faire une opération productive. La leçon du beau livre de Lavelle est que nous sommes ce que nous nous faisons ; mais ce n'est pas pour lui le signe ou la preuve d'une liberté effrénée ; il a été extrêmement inquiet de la dimension nihiliste de la liberté nietzschéenne ou sartrienne. Agir, se faire soi-même, c'est d'abord accueillir ce qui nous est donné. Tel est le mystère de la vocation personnelle, par laquelle nous découvrons notre génie propre et le mettons en œuvre concrètement. L'action invisible dont parle *L'erreur de Narcisse* (chapitre IV, en particulier pages 98-99) est l'activité spirituelle elle-même ; elle est ce que Kierkegaard appelait l'*incognito* de la foi, ce que Jung a pressenti avec l'approche symbolique qu'il avait du mystère personnel, ce que symbolise à ses yeux le dogme de l'Immaculée conception proclamé par le pape Pie XII. Bergson parlait à ce propos des obscurs héros que nous avons rencontrés sur notre chemin, et que personne ne connaît. Lavelle avait une tendresse particulière pour les livres méconnus, ces livres qui n'ont pas eu de succès mais qui tissent un lien secret et une communion spirituelle entre ceux qui les ont lus et aimés.

On peut suivre la piste indiquée par Lavelle quand il évoque le Tao à propos de « La parfaite simplicité » (chapitre IV, § 8, p.101) : « Le plus beau selon le Tao, ce n'est pas de faire de grandes choses, ni de donner une grande image de soi, c'est au contraire de ne laisser aucune trace dans le monde des apparences, ce que l'on peut interpréter en disant que c'est ne plus faire aucune ombre et garder l'intégrité de son être pur ».

Les paradoxes spirituels du Tao nous sont aujourd'hui accessibles mieux qu'auparavant grâce au second tome des *Philosophes taoïstes*, à savoir le « Huainan zi », traduit en français dans la Pléiade en mars 2003, dont les traités sont de purs chefs-d'œuvre de sagesse. Le traité *Du commencement du réel* m'évoque le rapport que fait Lavelle entre la vocation et la destinée, quand il dit : « C'est par nature que les saints furent harmonieux, joyeux, tranquilles et sereins. C'est par le destin qu'ils surent mettre le dao en pratique. La nature n'est mise en valeur qu'en rencontrant le destin ; le destin ne se manifeste qu'en accord avec la nature » (p.82).

Pour finir, je voudrais remercier M. Bernard Grasset d'avoir collecté toutes les références bibliques de *L'erreur de Narcisse*. Il n'y a pas moins de seize passages qui évoquent le Nouveau Testament, et les emprunts sont faits majoritairement aux Évangiles synoptiques. Notre ami signale en outre que la lecture attentive du discours des Béatitudes (Matthieu 5, versets 2 à 12) semble à l'arrière-plan du livre, quand Lavelle analyse la pureté, la douceur, l'affliction et la consolation. Si une édition savante de *L'erreur de Narcisse* devait voir le jour, elle devrait intégrer cet apport. Cet ouvrage sans notes mériterait aujourd'hui d'être accompagné de toutes les indications nécessaires à élucider les très nombreuses allusions à la tradition philosophique, religieuse et spirituelle.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°15-SEPTEMBRE 2004 LE MOT DU PRÉSIDENT

L'année écoulée fut celle de la réédition en format de poche de *L'Erreur de Narcisse* (La Table Ronde, collection « La petite vermillon »). C'est une grande joie pour la diffusion de la pensée de Lavelle. L'année 2004 est celle de la publication d'un numéro consacré à « Lavelle : philosophie de l'intériorité » dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* (éditions Vrin), et de la sortie chez Arfuyen du très joli ouvrage inédit que Lavelle avait intitulé lui-même *Règles de la vie quotidienne*. La pensée de Lavelle est indissolublement morale et métaphysique ; elle n'est pas moralisante, car son orientation est plutôt spirituelle, respectant le secret des âmes, ouvrant les horizons de l'espace spirituel où se retrouvent les hommes.

Mais un remords me prend, après avoir traité de la conversion spirituelle chez Lavelle. C'est de n'avoir pas souligné la dimension proprement métaphysique de *L'Erreur de Narcisse*. Il s'agit en effet d'une erreur et non pas d'une faute. L'erreur est de considérer l'être comme immobile, alors qu'il faut le considérer comme acte. On ne contemple pas son propre être sans arrêter de vivre ; et c'est la mort qui s'ensuit. On peut bien dire que l'erreur de Narcisse est le narcissisme, en tant que fascination par le reflet de soi-même. Des études récentes montrent que les grands singes sont capables de reconnaître leur propre image dans un miroir, mais qu'ils ne sont pas fascinés du tout par celle-ci. Un ami de Lavelle, le professeur François Chenet, en tire l'idée judicieuse que le narcissisme serait propre à l'homme. En effet, l'homme est l'animal capable de se tromper. L'erreur n'a pas l'automatisme involontaire de l'illusion (qu'on pense aux illusions d'optique !) ; mais elle n'implique pas la culpabilité de la faute. Les animaux peuvent être victimes d'illusion, et le miroir est un fabricant d'illusions. Mais ils ne commettent pas d'erreur, n'étant pas capables d'émettre un jugement adéquat ou non.

En quoi est-ce une erreur de considérer l'être immobile ? C'est oublier que nous ne sommes que par la participation à un Acte qui nous dépasse.

La méditation de Lavelle sur la malheureuse aventure de Narcisse consiste à s'installer dans la mort pour comprendre la vie. C'est là qu'il suit, sans le savoir, l'exemple de Hegel, qui écrit dans la lumière de la mort sa *Phénoménologie de l'esprit*. La vie véritable n'est pas celle qui recule d'effroi devant la mort, mais celle qui l'assume pour la convertir en être. Concevoir l'acte d'être, c'est admettre que l'être véritable est origine, genèse, force et dynamisme, qu'il ne s'arrête jamais. Avec l'être qui vient à nous comme acte de l'esprit cesse toute dimension ludique de la philosophie ordinaire qui joue avec le fer à friser des semi-concepts, d'autant plus précieux et sophistiqués qu'ils n'ont aucun enjeu. *L'Erreur de Narcisse* est un livre écrit depuis la mort. Lavelle n'accuse pas les traits de cette tragédie ; la mort est plutôt ici la cessation de la vie. Mais c'est la mort de Narcisse, résultat de son erreur *fatale*, qui nous apporte son lot d'enseignement. En effet, l'attitude narcissique au plan psychologique, ou l'amour-propre au plan éthique, ne sont que les figures et les manifestations d'une erreur métaphysique qui est celle de l'incommunication entre les êtres et les niveaux de l'être. L'acte d'être est l'acte pur auquel nous participons pour être ; cet être

est par delà la mort, par delà la « beauté sans force » (celle qui fait mourir Narcisse en lui tendant son piège), car il est divin.

L'erreur ontologique de Narcisse ne consiste pas à prendre l'étant pour l'être, un être particulier pour l'être absolu ; elle consiste à couper l'être de sa source vivante. Or retrouver l'origine et la genèse, c'est rencontrer la révélation et la foi. De même que Victor Hugo a écrit des pages inoubliables sur la prière, Lavelle a donné la plus impressionnante des analyses de la Foi dans *De l'Acte*. Il faut y revenir pour dissiper définitivement l'erreur de Narcisse. Croire, c'est toujours croire à l'Esprit. Il n'y a pas d'opposition entre la Foi et la Raison, car « il y a en nous une exigence de la Foi que le propre de la raison est de justifier et non pas d'abolir » (p.158), et ceci entraîne l'homme à chercher des preuves de l'existence de Dieu, sans se contenter des témoignages donnés par les religions et qui sont, comme le disait Bergson, autant d'attestations de la présence de Dieu parmi les hommes. Mais en quoi croit-on, quand on dit qu'on croit en Dieu ? Lavelle répond qu'on croit en l'esprit, mais il le détermine de façon plus précise : la foi est « la Foi dans un être purement être, c'est-à-dire dans un acte sans passivité, qui fonde ma propre réalité ». Cet Acte pur, qui est Dieu, fait que mon être est lui aussi un acte d'être, même si ce n'est que d'une façon infiniment distante par rapport à l'Acte d'être en soi. Autrement dit, je ne suis ce que je me fais que « par une invention libre qui est une participation à la richesse inépuisable de l'activité divine ». Tous les mots portent ici. La vie de l'esprit, c'est de créer sa propre vie pour autant qu'elle nous est donnée à faire par Dieu, pur Acte d'être.

On comprend l'importance capitale de la dénonciation de l'erreur de Narcisse. C'est que la liberté est la victoire sur la mort, la conversion spirituelle proprement dite. Seul Dieu est pure activité ; mais l'être qu'il nous donne en tant qu'il est pur don de soi, nous devons le recevoir et l'accueillir, non pour le garder, mais pour le vivre, le créer et l'agir. Narcisse se ferme sur son propre être et se donne donc la mort. Il oublie de vivre et de créer. *L'Erreur de Narcisse* est un chef d'œuvre d'une grande délicatesse métaphysique, en lequel tous les grands thèmes de la pensée de Lavelle se retrouvent, mais avec un charme et une douceur inattendue : « De toutes les vertus de l'âme, la douceur est la plus subtile et la plus rare, surtout de notre temps ; et en tout temps elle est la plus difficile à garder et à pratiquer » (p.215). La douceur n'est pas plus présente aujourd'hui qu'en 1939 dans les rapports entre les hommes. Mais elle a une signification métaphysique forte : « Nul ne peut connaître la vie de l'esprit si la douceur lui est étrangère ». Telle est l'expérience métaphysique en tant que connaissance présentifiante et spirituelle.

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°16-SEPTEMBRE 2005

LE MOT DU PRÉSIDENT

La rencontre imprévue : Lavelle et Hegel

Le lecteur de ce bulletin constatera que l'année écoulée a été favorable à la mission de l'association Louis Lavelle, faire rééditer les œuvres du philosophe, faire vivre dans l'univers philosophique actuel la voix spirituelle et métaphysique de l'auteur de la *Dialectique de l'éternel présent*.

Ce que je voudrais suggérer aujourd'hui, c'est que, malgré l'éloignement d'un siècle dans le temps, et malgré des familles d'esprit étrangères l'une à l'autre, pour Hegel l'idéalisme allemand, pour Lavelle, le spiritualisme français, la profondeur d'analyse de chacun aborde au moins deux problèmes identiques.

Le premier est la nature de la philosophie comme élévation spirituelle. Hegel commence ses leçons sur Platon à l'université de Berlin, où il était le maître à penser incontesté des étudiants de l'époque (1818-1830) en disant que les philosophes sont redevables à Platon d'avoir orienté la conscience vers le suprasensible, d'avoir montré la direction de la recherche philosophique à partir du sensible vers l'intelligible. Pour Hegel, la nature de la philosophie est déterminée par deux actes de pensée, l'élévation (en allemand *Erhebung*), et le dépassement (*Aufhebung*). On a tout dit sur ce dernier terme, qui signifie littéralement mettre de côté, et qui, très souvent dans la langue ordinaire, a le sens négatif de supprimer ; mais Hegel insiste sur le fait que cette suppression est en même temps conservation, de sorte que nous traduisons le verbe *aufheben* par « dépasser », ce qui ne signifie pas remplacer, comme l'indiquerait la traduction poétique par « relever », qui, au substantif, donne la « relève ». Ce que peu d'interprètes remarquent, c'est que le radical est le même entre l'élévation et la relève, ou mieux le dépassement. La philosophie est d'abord élévation, avant même d'être dépassement dialectique. Il y a chez Hegel deux élévations : la première est celle de la conscience, dont Platon nous a donné le modèle, et que Lavelle pratique et conçoit, dans la ligne de la tradition platonicienne. La seconde, interne à la philosophie, est l'élévation de la pensée pure à l'Esprit. Le § 574 de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* (texte qui est la conclusion de l'ouvrage dans son édition de 1827) explique que le logique (c'est-à-dire le Logos en tant que verbe métaphysique) s'est finalement élevé à son principe pur, qui est l'Esprit. Quant au dépassement, il définit la philosophie comme dialectique (terme effectivement repris par Lavelle), c'est-à-dire comme un mouvement de la pensée qui affronte les oppositions mais ne s'y enferme pas. En effet la grande découverte philosophique de Hegel est la puissance du négatif, et son dépassement dans la négativité qui est la liberté de la pensée.

Sans entrer dans les détails difficiles de la philosophie hégélienne, précisons le rapprochement avec Lavelle. Le sens de l'élévation spirituelle chez lui est fermement articulé à la notion de participation. La démarche philosophique d'élévation de la conscience consiste à chercher ce qui unit plutôt que ce qui divise ; et Lavelle, plus proche de Bergson que de Hegel, n'accorde pas au négatif la place capitale, de sorte que sa pensée est fort éloignée du pantragisme hégélien. L'élévation lavellienne consiste pour la conscience à se détourner du sensible, de la multiplicité chatoyante du spectacle du monde, et à se détourner

de l'activisme désordonné auquel nous sommes poussés par la vie sociale. Retrouver l'intimité spirituelle, c'est pour Lavelle, se concentrer sur l'intériorité pour trouver la vérité. L'élévation va de la multiplicité à l'unité. Pour philosopher il faut commencer par avoir le désir d'être une conscience une, d'avoir une identité, non pas simplement une personnalité psychologique, mais l'unité d'un véritable sujet. Pour Lavelle, cette unité est transpersonnelle. Comme le dit très bien le petit ouvrage posthume, *Conduite à l'égard d'autrui*, c'est la conscience universelle qui fonde l'unité personnelle.

Ainsi l'élévation de la conscience à la philosophie ne va pas sans la participation à la vie même de l'être. Rien de plus profond que cette analyse de Lavelle que je citerai ici : « Pour que la participation ne crée pas entre l'être particulier et l'être total un abîme infranchissable, il faut non seulement que nous soyons intérieur au Tout, mais encore que le Tout nous soit présent dans une perspective personnelle et subjective... » (*De l'Acte*, p.164). Par mon corps, je participe au monde dans lequel je vis, mais je reste alors sur le plan empirique des faits. Tandis que, dans la mesure où je suis un moi, une conscience, « je n'existe que dans l'acte par lequel je me crée, je participe à une puissance créatrice que je limite et qui est elle-même sans limitation » (*Du temps et de l'éternité*, p.17-18). Cette participation, qui est l'aboutissement du chemin par lequel je découvre mon âme, est proprement ontologique.

Il y aurait encore bien des points de rapprochement entre Lavelle et Hegel, même si la tonalité générale de leurs œuvres est foncièrement différente : sombre, conflictuelle et tragique chez le dernier, lumineuse et sereine chez Lavelle. Ces points sont l'importance donnée au problème du temps, l'approfondissement du rapport entre les consciences, qui fait pour l'un et pour l'autre l'essence de l'Esprit, la question de la reconnaissance d'autrui. Mais ce qui importe avant tout, c'est la ferveur avec laquelle nous pouvons les lire. Et l'association Lavelle a pour mission de faire partager son admiration pour les écrits du philosophe. Admirer, c'est là le ressort de toute la vie intellectuelle. À ce sujet Goethe me semble traduire exactement l'essentiel de la vie philosophique : « Je hais les gens qui n'admirent rien, car j'ai passé ma vie à admirer ».

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°17-SEPTEMBRE 2006 LE MOT DU PRÉSIDENT

Sur l'expérience métaphysique

La notion d'expérience métaphysique me semble décisive pour comprendre et situer la métaphysique de Lavelle. Sa philosophie de la participation fut la dernière grande métaphysique française, après celle de Bergson, dans le sillage de celle de Bergson, mais non pas dans la ligne du bergsonisme. L'année 2007 sera celle du centenaire de *L'évolution créatrice*, l'ouvrage majeur par lequel Bergson pense le rapport de la conscience et de la vie ; ce sera aussi l'anniversaire (soixante-dix ans) de la publication de *De l'Acte*, l'ouvrage majeur où Lavelle récapitule toute sa pensée métaphysique. Notre association se doit de célébrer dignement ces anniversaires capitaux pour la philosophie française : 1907-1937-2007.

En effet, la philosophie lavellienne de l'esprit appartient davantage au spiritualisme français traditionnel que la pensée de Bergson, qui veut être une métaphysique positive et ne renie jamais son enracinement positiviste initial. La réflexion de Lavelle part davantage du Cogito cartésien, et de la philosophie de Malebranche ; celle de Bergson établit un positivisme spiritualiste, c'est-à-dire un retour aux choses mêmes, au sens où la métaphysique doit être la science des faits spirituels, négligés par les sciences exactes, qui ne sont aptes à comprendre que les faits matériels. Cependant, la conception d'une « expérience métaphysique » et l'importance de l'acte créateur sont au moins deux thèmes communs aux deux grands philosophes français. Il importe de cerner de plus près ces deux aspects de la philosophie de Louis Lavelle. Les pages que Lavelle a consacrées à Bergson sont d'une originalité et d'une profondeur puissantes : la durée est Dieu dans la pensée bergsonienne qui est tout entière baignée d'une atmosphère religieuse, l'expérience de la durée ayant, par elle-même, une saveur mystique.

Les premières pages de *De l'Acte* contiennent une source inépuisable sur cette expérience métaphysique, en laquelle coïncident l'éveil de la conscience à elle-même et le point de départ de la métaphysique. Car la métaphysique ne consiste que dans un acte d'attention et de réflexion soutenues, poussées au maximum de leur conséquences, sur ce qui est donné à tout le monde. L'acte de la pensée, dit Lavelle, « Nous l'atteignons dans une expérience permanente qui ne se distingue pas de son accomplissement ; et cette expérience est véritablement métaphysique parce qu'elle dépasse toute expérience physique » [*De l'acte*, Paris, Aubier, nouvelle édition de 1992, avec une Préface de Bruno Pinchard, p. 11]. Je soulignerai seulement le caractère permanent de cette expérience « qui ne se distingue pas de son accomplissement », c'est-à-dire de l'accomplissement de l'acte de penser. Nous devons y revenir. Une autre approche de l'expérience métaphysique a été donnée à la page précédente ; et malgré sa généralité, elle est comme une confidence personnelle de Lavelle sur le propre point de départ de toute sa métaphysique. Il faut relire ce court passage : « L'expérience avec laquelle commence tout à la fois l'émotion que la vie nous donne et la révélation de notre être propre, ne consiste donc pas dans le spectacle déployé devant notre regard et dont nous faisons nous-même partie, mais dans la mise en jeu d'un mouvement que nous sommes capables d'accomplir, qui dépend de notre seule initiative, qui nous éveille à la conscience de nous-même et qui, en changeant l'état du monde, nous montre l'empire même dont nous disposons. Dès que je suis attentif au pouvoir que j'ai de remuer le petit doigt, je répète cent fois ce geste avec le même émerveillement ».

C'est l'expérience du mouvement volontaire qui est donc le point de départ de la métaphysique ; elle est éveil de la conscience et naissance de la métaphysique à la fois. On pense, bien sûr, à Malebranche et à Maine de Biran, qui, avant Lavelle, ont réfléchi sur ce mystère qui, quand je l'accomplis, est d'une simplicité désarmante, mais qui, quand je veux le comprendre, échappe à toutes mes prises. Pour Lavelle, cette expérience immédiate, infiniment répétable, est « le signe et le témoin d'une activité plus secrète », à savoir, l'acte de penser. Sa méthode sera celle de l'analyse réflexive, de telle sorte que la thèse spiritualiste de l'irréductibilité de la pensée à toute autre réalité, et en particulier à la réalité du monde qui m'est donnée en spectacle, est présente dès le départ de la métaphysique. Mais elle n'est pas du tout l'affirmation d'une entité métaphysique abstraite nommée Esprit, et qui tomberait du ciel ; elle est l'approfondissement de la réalité concrète en laquelle je vis, à savoir l'activité de la pensée. Je note d'emblée que, sur ce point, l'exigence du concret est la même chez Bergson et chez Lavelle, et qu'aujourd'hui, c'est la démarche de Lavelle que nous retrouvons, exprimée dans la langue de la phénoménologie, dans la philosophie de Michel Henry, qui, s'écartant de l'opacité des choses du monde, cherche sans relâche à percer les mystères de la façon dont la pensée s'apparaît à elle-même, dans ce qu'il nomme « phénoménologie matérielle » [« Phénoménologie hylétique et phénoménologie matérielle », in *Philosophie*, n°15, été 1987, p. 55-96]. C'est là un point qu'il conviendrait de creuser, dans la ligne de l'étude de Michel Haar sur l'œuvre de Michel Henry « Entre phénoménologie et métaphysique ».

Mais la pensée de Lavelle se dit clairement, et d'emblée, métaphysique. Elle n'a aucune réserve quant à cette affirmation, pas plus que celle de Bergson, et à la différence de toute la critique heideggérienne, et surtout de son avatar déconstructiviste. Pour Lavelle, il ne s'agit pas de détruire, mais de construire, et c'est là ce qui donne toute son ampleur au système de la participation. L'illusion métaphysique existe bel et bien pour Lavelle, mais c'est l'illusion de connaître la réalité en soi, l'illusion substantialiste, qui consiste à méconnaître la subjectivité de l'acte de penser, et à le considérer comme une chose : « ... le plus grand mérite de Kant, c'est d'avoir ruiné la métaphysique de l'objet, ou encore l'idée même d'un objet métaphysique » [*De l'intimité spirituelle*, Paris, Aubier, 1955, p. 97 ; § 5, « La métaphysique ou la science de l'intimité spirituelle »]. Mais il y a une illusion parallèle qui est l'illusion transcendantale qui rejette l'acte par lequel la pensée se saisit elle-même en en faisant « une activité mystérieuse que l'on appelait transcendantale pour montrer qu'elle devait nous échapper toujours » ; et en effet, selon Kant, nous n'avons jamais conscience des processus transcendants par lesquels se constitue la connaissance objective, et le philosophe ne peut les dégager que par analyse des connaissances pures et empiriques déjà constituées. C'est une illusion pour Lavelle, car il y a une expérience métaphysique de la coïncidence de l'acte de la pensée avec l'être, alors que selon Kant il est impossible qu'il y ait une expérience du transcendantal.

Parler d'expérience métaphysique renvoie nécessairement au cogito cartésien, par delà Kant - démarche opérée elle aussi par Husserl dans ses *Méditations cartésiennes*, trop souvent interprétées dans un sens purement kantien. La dimension d'expérience, avec ce qu'elle comporte de vécu, c'est-à-dire son poids de sensibilité et d'affectivité au sein même de la réflexion personnelle, a été très fortement soulignée par Lavelle dans *La présence totale* : « Il y a une expérience initiale qui est impliquée dans toutes les autres et qui donne à chacune d'elles sa gravité et sa profondeur : c'est l'expérience de la présence de l'être. Reconnaître du même coup la participation du moi à l'être » [*La présence totale*, Paris, Aubier, 1934, p. 25].

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°18-SEPTEMBRE 2007

LE MOT DU PRÉSIDENT

L'association Louis Lavelle a eu en mars 2007 l'opportunité d'être l'organisatrice d'un petit colloque consacré à *L'Évolution créatrice* de Bergson, dans le cadre prestigieux de la Fondation Singer-Polignac. Le souvenir d'Henri Gouhier était présent parmi nous, non seulement grâce à la présence en chair et en os de deux de ses amis, Marc Fumaroli et Jean Mesnard, mais parce qu'il fut réellement, avec Geneviève Rodis-Lewis et Jean Guilton, l'un des premiers amis de Lavelle au sens spirituel du terme. La « présence réelle » de ces vrais penseurs de l'énergie spirituelle, Bergson, l'aîné, Lavelle, l'admirateur de la première génération (celle qui, comme Étienne Gilson et Jacques Chevalier, avait vingt ans en 1900), puis Henri Gouhier, le grand historien de la pensée religieuse française, qui fut l'un des conscrits de 1917, Jean Guilton, premier adhérent de notre association, et Geneviève Rodis-Lewis, disciple de Gouhier, cette présence de penseurs animés du même souffle de l'esprit, s'incarnait dans les actuels historiens de la pensée du dix-septième siècle, littéraire et philosophique. Ce fut un moment de grande joie intellectuelle.

Une triste nouvelle nous est parvenue au cours du mois de juin dernier. Avec le décès de Michel Adam, qui fut professeur à l'université de Bordeaux, l'association Louis Lavelle perd l'un de ses membres fondateurs, l'un des plus dynamiques défenseurs de la philosophie de Lavelle. Pendant plus d'une décennie il fut vice-président de l'association. Tous nos membres connaissent sa courte silhouette et sa diction nette et rapide. La petite taille n'empêchait pas un grand talent. Il n'avait pu venir à la dernière assemblée ni à la séance publique de 2006, ne pouvant plus se déplacer comme auparavant. Sa disparition brutale laisse un grand vide.

Il a défendu ardemment la morale et la métaphysique de Lavelle qu'appréciait son maître Joseph Moreau. Et c'est ce lien entre morale et métaphysique qui l'intéressait, que ce soit à propos du mal (il a préfacé la réédition de *Le Mal et la souffrance*, chez Dominique Martin Morin, à Bouère, en 2000), ou à propos d'autrui, de la liberté, de la conscience. Michel Adam était un classique, spécialiste de la philosophie du XVIIème siècle (Charron, Descartes, Malebranche en particulier) ; et il puisait dans son classicisme une grande liberté d'esprit. Il publia un stimulant *Essai sur la bêtise*, et une *Morale à contretemps*, où se révèlent à la fois son grand sérieux et son sens de l'humour. Sa pensée forte et rigoureuse le maintenait à l'écart des modes intellectuelles, de la même façon que Lavelle en son temps. C'est grâce à des esprits libres et féconds comme Michel Adam que la philosophie n'est pas tout à fait morte dans les temps de misère intellectuelle que nous vivons. De son œuvre je voudrais signaler pour terminer ce bref hommage un ouvrage dense et profond, *L'eucharistie chez les penseurs français du dix-septième siècle* (Olms, 2000, diffusion Vrin).

Ici je voudrais rappeler une pensée de Lavelle dans *La conscience de soi*, à propos de la mort et de la vie spirituelle :

« Vivre spirituellement, c'est vivre comme si nous devions mourir tout à l'heure, c'est déjà mourir à la vie du corps, c'est entrer dès cette vie dans l'éternité » (p. 268-269).

La lumière propre à la philosophie de Lavelle nous éclaire ici, venue de ce que Schelling nomme le fondement, qui n'est pas car il est ce qui fonde l'être. J'appellerais « esprit » ce

que Schelling nomme « fondement ». Cette lumière, en fait, ne relève que de l'esprit. Alors que la matière s'impose à nous avec violence, l'esprit nous éclaire avec douceur, car il ne nous est pas étranger ; il ne vient que de nous-même, mais de cette partie de nous que nous oublions sans cesse. C'est la lumière de l'intériorité ; elle est dominée par le souci de la transparence, transparence du langage, transparence de la pensée, et transparence de l'existence. On pourrait appliquer à Lavelle ce qu'il dit à propos de la douceur transparente dans l'atmosphère des tableaux de Léonard de Vinci : c'est qu'elle est le produit de la fusion de l'ombre et de la lumière, du clair et de l'obscur, de sorte que toute la rugosité des contours disparaît au profit d'une forme qui ne fait plus qu'un avec l'air vivant qui l'entourne (« La grâce et la beauté », *Science, esthétique, métaphysique*, p. 120).

Une position fondamentale de Lavelle est que la lumière de l'esprit ne manque jamais, ne fait jamais défaut à celui qui la cherche. Il y a dans la lumière une plénitude qui dépasse toute négativité.

« Toute présence est présence d'esprit. Or, le propre de l'esprit, c'est d'abord d'être présent à lui-même, c'est-à-dire à la lumière qu'il reçoit : il peut manquer à celle-ci, mais celle-ci ne lui manque jamais » (*La conscience de soi*, p. 250).

Se rendre présent à la lumière, voilà la tâche essentielle de l'esprit ; c'est la démarche de la philosophie. Toute donnée est matérielle, l'esprit n'est jamais donné, il est l'être en tant qu'acte subjectif ; mais la lumière qui éclaire l'esprit est une nouvelle donnée, Lavelle l'appelle « grâce ».

J.-L. Vieillard-Baron





BULLETIN N°19-DECEMBRE 2008

LE MOT DU PRÉSIDENT

La nouvelle édition de *l'Introduction à l'ontologie*, ouvrage publié par Lavelle en 1947, est un événement éditorial : non seulement cet ouvrage est préfacé par Philippe Perrot d'une façon ample et suggestive ; non seulement la nouvelle édition est plus lisible, plus aérée, et dotée d'une superbe couverture, *l'Étude sur blanc II*, un chef d'œuvre de Kandinsky, peintre « abstrait » qu'aimait tant le regretté Michel Henry (1922-2002) ; mais c'est un événement métaphysique et spirituel. On peut en remercier l'éditeur, M. Condominas, directeur éditorial aux éditions du Félin, et le préfacier. Ce dernier exprime l'idée que ce petit ouvrage est en réalité une « présentation synthétique de l'ontologie lavellienne », plus qu'une introduction à l'ontologie en général (le terme d'*Ontologia* apparaît au dix-huitième siècle chez Wolff au moment même où disparaît la *philosophie première* comme science de l'être en tant qu'être, telle qu'Aristote en avait posé les principaux questionnements).

À l'être, nous n'avons accès que par l'existence. « L'expérience de l'existence, c'est l'expérience même de la participation. C'est l'expérience de l'être, en tant qu'il peut devenir un être qui est le mien » (§ 20 de *l'Introduction à l'ontologie*, p. 93). L'être qui est le nôtre est toujours un être « participé ». Nous ne sommes pas l'être absolu lui-même ; mais l'être nous déborde ; nous nous inscrivons dans l'être qu'il faut nous approprier. Je fais ainsi mien un être qui m'est donné et m'enveloppe. Un ancien « Que sais-je ? » de P. Foulquié sur *L'existentialisme* considérait Lavelle comme un philosophe de l'existence, un « existentialiste essentialiste ». Le primat de l'existence sur l'essence est un leitmotiv de Lavelle, comme le rappelait encore récemment l'abbé Jean École. C'est que l'être même est acte. On doit reconnaître que toute la philosophie française de l'existence, Lavelle, Sartre, Merleau-Ponty, est en dette à l'égard de Bergson. C'est Bergson qui a démontré le primat de l'action et de la volonté, en découvrant que la durée est le nom véritable de l'être. Il n'y a pas un être éternel qui serait séparé de la durée temporelle. Nous sommes pour autant que nous n'existons pas comme des êtres immobiles, mais comme des êtres en mouvement. Ce dynamisme universel de la pensée bergsonienne a retenti sur toute la philosophie française.

Ayant préfacé une réédition de *La Philosophie française entre les deux guerres* (à paraître chez L'Harmattan dans la collection « Ouverture philosophique, Série *Classiques de l'histoire de la philosophie*), j'ai relu dernièrement cet ouvrage de Lavelle qui fait une grande place au « réalisme spiritualiste », et en particulier à Bergson, ainsi qu'au « spiritualisme catholique de Maurice Blondel ». Le point commun de Bergson et de Blondel, qui étaient quasi contemporains, c'est le primat de l'action. En revanche, ce qui a profondément choqué Lavelle dans *L'Être et le Néant* de Sartre (1941), c'est le nihilisme de la liberté, et l'insistance corrélative sur l'angoisse comme sentiment du néant. Dans *l'Introduction à l'ontologie*, il revient sur cette question : « Vouloir ramener l'existence vers l'angoisse comme vers son centre métaphysique le plus sensible, c'est négliger cette joie qui est inséparable aussi de l'existence donnée, acceptée ou reçue. C'est supposer que la liberté est déjà entrée en jeu et qu'elle attribue plus de profondeur à l'impuissance et à la défaite qu'à la confiance et au courage » (§ 31, p. 105). *l'Introduction à l'ontologie*, sous une forme courte, beaucoup moins imposante que les grands traités de la *Dialectique de l'éternel présent*, fourmille d'aperçus forts et suggestifs. J'en relève un seul, à propos du temps. Lavelle soutient que la réalité est toujours actuelle : ce qui nous est donné est toujours présent, de telle sorte que (ajoute-t-il en note, p. 119) « il n'y a pas de réalité du devenir, mais seulement de la coupe que je fais à chaque instant dans le devenir ». Et c'est exactement l'inverse de ce que

soutient Bergson, pour qui la coupe instantanée que je fais dans la durée vivante est artificielle, car c'est la continuité de durée qui est réelle. La réalité et l'actualité devraient être distinguées. Mon corps est mon actualité, mon insertion dans le présent actif ; mais ma réalité est mon moi qui dure, qui se transforme continuellement. Il faudra que nous prenions un jour ce problème à bras le corps. Lavelle est, en toute liberté intellectuelle, « dans le sillage de Bergson », selon l'heureuse expression de Patricia Verdeau, qui a mis en place sur ce thème une journée d'études le 21 novembre 2008 pour la Société Toulousaine de Philosophie. Souhaitons que le succès de l'année Bergson (2007) profite à l'œuvre de Lavelle !

J.-L. Vieillard-Baron

